

Vingt ans, une œuvre

EXPOSITION COLLECTIVE

GALERIE D'ART
L'ATELIER



Vingt ans, une œuvre

EXPOSITION COLLECTIVE

du 25 juin au 31 juillet 2019

Mo **Baala** Fouad **Bellamine** Amina **Benbouchta**
Saâd **Ben Cheffaj** Mustapha **Boujemaoui**
Mounat **Charrat** Larbi **Cherkaoui** Mohamed **El**
baz Bouchta **El Hayani** Nabil **El Makhloufi**
Safaa **Erruas** Mohamed **Fariji** Majida **Khattari**
Fouad **Maazouz** Najia **Mehadji** Mohamed
Melehi Houssein **Miloudi** Lamia **Naji** Zakaria
Ramhani Abdallah **Sadouk** Yamou

Vingt ans, une œuvre

Le 30 juillet 2019 marque le 20^{ème} anniversaire de l'intronisation du Roi Mohammed VI. En vingt ans de règne, le Maroc a changé aussi bien du point de vue social et économique que sur le plan culturel. Le développement du réseau autoroutier s'est accéléré, le Royaume est devenu premier exportateur de voitures en Afrique, un TGV relie Casablanca à Tanger, le statut de la femme a évolué grâce au nouveau code de la famille, les mères transmettent la nationalité marocaine à leurs enfants, un parti à référentiel islamique (PJD) a été porté à la tête du gouvernement, une nouvelle Constitution a été mise en place, l'amazigh a été reconnu langue officielle au même titre que l'arabe, les Marocains se sentent mieux enracinés dans leur continent grâce à une vision royale résolument tournée vers l'Afrique, le Maroc a réintégré l'Union africaine, de grands projets culturels ont été lancés, à l'instar du grand théâtre de Casablanca et du théâtre de Zaha Hadid à Rabat...

Les vingt ans de règne de Mohammed VI sont aussi marqués par des événements douloureux comme les premiers attentats terroristes au Maroc, à Casablanca, le 16 mai 2003, le tremblement de terre d'Al Hoceima en 2004, les enfants morts de froid à Anfgou, au Moyen Atlas, en 2007...

Au niveau de la promotion de la culture, il faut dire que, depuis que Mohammed VI a pris les rênes du pouvoir, les arts ont indéniablement connu une nouvelle impulsion. Le marché de l'art s'est développé, des galeries ont vu le jour, une fondation nationale des musées a été créée, ainsi que le premier musée national dédié à la peinture moderne et à l'art contemporain.

Cela est bien connu, Mohammed VI est un grand amateur d'arts plastiques. Quoi de plus naturel, alors, que des artistes plasticiens reviennent sur les vingt ans de règne d'un Roi, défenseur des arts, pour en saisir, le temps d'une œuvre – une seule – une image, un instantané, le moment, l'événement, qui les aura le plus marqués depuis l'intronisation de Mohammed VI.

C'est donc à la cristallisation d'un instant que sont conviés les artistes qui revisitent, chacun selon sa sensibilité, vingt ans de règne. Un défi qui a donné lieu à des œuvres d'une remarquable originalité tant chaque approche est singulière. Poésie, humour, réflexion : les atmosphères qui se détachent des œuvres sont aussi variées que les thèmes abordés. Des thèmes parfois inattendus, aussi bien de par le choix du sujet que, surtout, le traitement qui en est fait. Et, d'œuvre en œuvre, c'est l'histoire de vingt ans de règne que nous retraversons.

Regards d'artistes sur vingt ans de règne

Des artistes qui retraversent vingt ans d'un règne pour en saisir un instant, un événement, ou encore, préférant la métaphore à l'arrêt sur image, nous prendre dans les flots, les tremblées, les silences, le vertige d'une émotion que leur inspire, spontanément, cette ère nouvelle dans laquelle est entré le Maroc.

Spirales d'un tourbillon montant, s'amplifiant, vrillant les airs dans un essor fulgurant ; frémissements de graines et floraisons qui vibrent renaissance, mimant à la fois, dans la métamorphose, renouveau et éclosions de consciences dans une nouvelle intelligence du monde ; déploiement d'une étoile verte transfigurée gracieuse arborescence ou trônant, majestueuse, au cœur d'un cercle de terres ocre, d'ondées océanes ou de dunes carmines, sur lequel veillent deux étranges présences comme canons tournant dans le ciel marine.

Et ces mains, bouleversantes, ouvertes vers Dieu louanges, ou prière exaucée plume blanche éclairant les lignes du destin.

Une pyramide immaculée s'élevant vers le ciel dans un élan mystique ou un rêve de grandeur ; une mosquée et une fusée lancées vers l'infini dans la même luminescence ; une fascinante procession, dans la répercussion d'une même silhouette qui grandit et s'affirme sur la ligne ascendante du temps, figurant l'évolution d'un Roi à travers les ans ; la course d'Al Bouraq, cheval mythique chevauchant les sept cieux ; des graphies arabes épousant, dans un subtil glissement, les lignes d'un circuit électronique.

Effervescence de villes en chantier traversées, chaotiques, d'une kyrielle de personnages courant, agités, dans l'espace en fusion, impraticable, encombré de rails et d'échelles vaines. Loin de cette ébullition, une route lisse d'asphalte étoilé, traversée d'une ligne blanche, fait écho, dans une sublime harmonie, aux écumes océanes et à l'étal paisible des eaux.

« Le triomphe d'un Roi » en Afrique, un « Roi qui marche », bravant les éléments ou, plutôt, au secret des éléments et le soleil, complice, se répand désormais « Noor » sur les terres ruisselantes de lumières.

Une scène d'allégeance qui dit l'union d'un peuple dans son attachement à un souverain réfléchi et mesuré, dont les vingt ans de règne s'appuient sur les « Trois temps » d'un présent à la fois porté par une mémoire séculaire et un élan vers le devenir...

Mais aussi... La « mise sous scellés de l'éducation » dont l'interminable chantier risque d'entraver l'avenir des jeunes générations.

Mais aussi... Le visage diaphane et souriant d'une femme envahie d'une nuée d'insectes gigantesques et attendant, paupières closes, qu'ils la libèrent enfin de leur joug.

Mais aussi... Ces régions isolées, enclavées, creusées dans les montagnes, condamnées à la rigueur des neiges et aux menaces du dégel. Ces régions exclues de cette ère marquée de progrès fulgurants et d'initiatives avant-gardistes dont rendent compte les artistes qui évoquent, dans leurs œuvres, la révolution numérique, le développement des énergies durables et, notamment, l'exploit accompli dans l'énergie solaire, le développement des infrastructures et des projets urbanistiques, le renforcement des mesures de sécurité, dans une logique de paix sociale, pour la protection d'une terre et de ses habitants, le rayonnement en Afrique d'un Maroc en expansion.

Vingt ans. Et des artistes pour les dire. Des artistes dont les regards, tantôt emprunts d'humour, tantôt exaltés, souvent poétiques, ont réussi, par delà leur choix personnel d'une thématique particulière et leurs sensibilités singulières, l'étonnante prouesse de nous dérouler, par successions d'images, l'histoire des deux décennies d'un règne. Histoire à laquelle nous ne pourrions plus penser, désormais, sans que ces œuvres ne reviennent défiler dans nos yeux.

Bouthaina Azami

Mo Baala

C'est dans un univers pris dans une tourbillonnante frénésie que Mo Baala nous projette dans cette œuvre qui semble mettre en scène, dans un foisonnement de détails où l'éclat des couleurs, vives, fait étonnamment ressortir les lignes frêles de nuées de minuscules silhouettes en mouvement qui traversent l'espace, lancées dans une course éperdue contre le temps, les multiples chantiers qui secouent le Maroc, dans son élan vers la modernité. Et la mise en scène n'est pas sans humour.

L'œuvre, traversée de multitudes d'échelles qui, loin de rendre l'espace accessible, participent au chaos d'un urbanisme apocalyptique, et parcourue de rails autour desquels s'activent, tournoient ou se penchent, à plat-ventre, ces silhouettes-pictogrammes affairées, fait écho au développement des infrastructures qui s'est accéléré sous le règne de Mohammed VI. Des rails portés par une de ces créatures imaginaires qui hantent l'univers de Mo Baala. Une créature inquiétante, arborant une sorte de ricanement cousu à même sa peau par l'un de ces tronçons de rails qui la traversent de partout.

Des rails, des échelles vaines, un avion s'élevant dans le tumulte ambiant, une sombre inquiétante présence accrochée gueule ouverte au fil de son smartphone. Infrastructures ferroviaires et aériennes, développement des nouvelles technologies. Monde, en effervescence. En chantier.

Et « Nous là ». Nous. Le vieil homme qui traverse le tumulte, calme, indifférent, appuyé sur son bâton de berger pour fauves chimériques. « Nous là », au bord de la route, dos tourné à virevoltantes promesses d'un demain en ébullition et qui nous concertons des yeux, sans mot dire, présences tout aussi chimériques, exclues de leur espace, narguées par des échelles qui ne mènent nulle part et que le monde alentour ne voit ni n'entend. « Nous là », poursuivons résignés notre chemin ou attendons l'accalmie, à la lisière des temps pris dans une fièvre tumultueuse.

Une œuvre poétique et critique, qui figure, avec un humour caustique laissant une large place à l'onirisme, la course effrénée du Maroc vers le développement.



Nous là

Feutres acryliques, feutres huile, encre de chine et peinture acrylique sur toile
100 x 100 cm
2019

Fouad Bellamine

8 Ce sont l'immédiateté et la spontanéité de l'expression qui frappent, d'emblée, dans cette œuvre où Fouad Bellamine représente les vingt ans de règne de Mohammed VI par une saisissante métaphore : un tourbillon qui monte, s'amplifiant, dans les airs et dont la dynamique est accentuée, sublimée, par les tons gris de la spirale qui s'élance dans l'espace. Le geste en élévation, d'abord indéfini dans l'éclatante et virginale blancheur du commencement, se précise pour s'ouvrir, de plus en plus, vers le ciel.

Pour décrire ce tourbillon, Fouad Bellamine choisit de parler de vortex. Un terme loin d'être anodin puisque, si le mot renvoie effectivement au mouvement tourbillonnaire, les lettres qui le composent sont une abréviation : vortex signifie « visualisation objective du retour d'expérience ». L'artiste a donc choisi, plutôt que de s'arrêter sur un moment du règne de Mohammed VI pour nous en proposer une forme de narration – mais « je ne

raconte pas d'histoires », souligne Fouad Bellamine –, de nous donner à ressentir l'énergie et l'espoir insufflés par le Roi pour l'avènement d'une nouvelle ère au dynamisme grandissant et d'une vélocité féconde dont on peut « visualiser objectivement » les effets, manifestes.

Ainsi, à la représentation de l'un des multiples événements ou initiatives qui ont marqué le Maroc depuis l'avènement du Roi Mohammed VI, l'artiste a préféré livrer, à travers un symbole fort évoquant la puissance, le déploiement, l'élan, l'ascension, une expression sensible de ce que lui inspirent ces vingt ans de règne et le Maroc d'aujourd'hui. Les mots, ici, n'ont effectivement pas leur place, tant l'image est saisissante. Et quel plus bel hommage que celui qui, se passant de mots et de toute référence anecdotique propice à la narration, nous happe dans le vertige aérien d'une émotion dont le mouvement reste inscrit dans la chair de la peinture !



Sans titre
Technique mixte sur toile
200 x 180 cm
2019

Amina Benbouchta

10

Les photographies d'Amina Benbouchta questionnent la frontière entre réel et imaginaire, entre fiction et réalité.

Ecorchant au passage les stéréotypes liés à la représentation des femmes, souvent traitées en objets, elle choisit d'emprunter à la grande tradition du portrait le moyen de se révéler en se cachant. Un portrait, voire un autoportrait, cache plus qu'il n'en dit sous une apparente vérité.

Elle explore l'image en tant qu'énigme.

Ici, elle se représente le visage couvert d'insectes et de papillons, à la manière d'Arcimboldo. Et la question se pose : y a-t-il un visage derrière ou est-ce une illusion ?

L'ensemble ne va-t-il pas se défaire à l'envol des insectes ? Se désintégrer sous nos yeux comme une illusion, un tour de magie ?

Le visage d'Amina Benbouchta renvoie aussi à la nouvelle vie des papillons après la période où ils sont enfermés dans des cocons. Sur le plan métaphorique, comment ne pas voir une analogie entre cette renaissance et le nouveau code de la famille qui a rétabli la femme marocaine dans ses droits, en rompant avec des pratiques, à l'instar de la répudiation, qui enracinaient le pays dans une société patriarcale.

Dans ces séries sur les insectes, Amina Benbouchta se réfère aussi au rôle des femmes dans les sociétés : invisibles mais infatigables ouvrières du monde.



Comme en délice il change son absence #2

Photographie numérique sur papier

75 x 50 cm

2014

Editions : 5 + 1 épreuve d'artiste

Saâd Ben Cheffaj

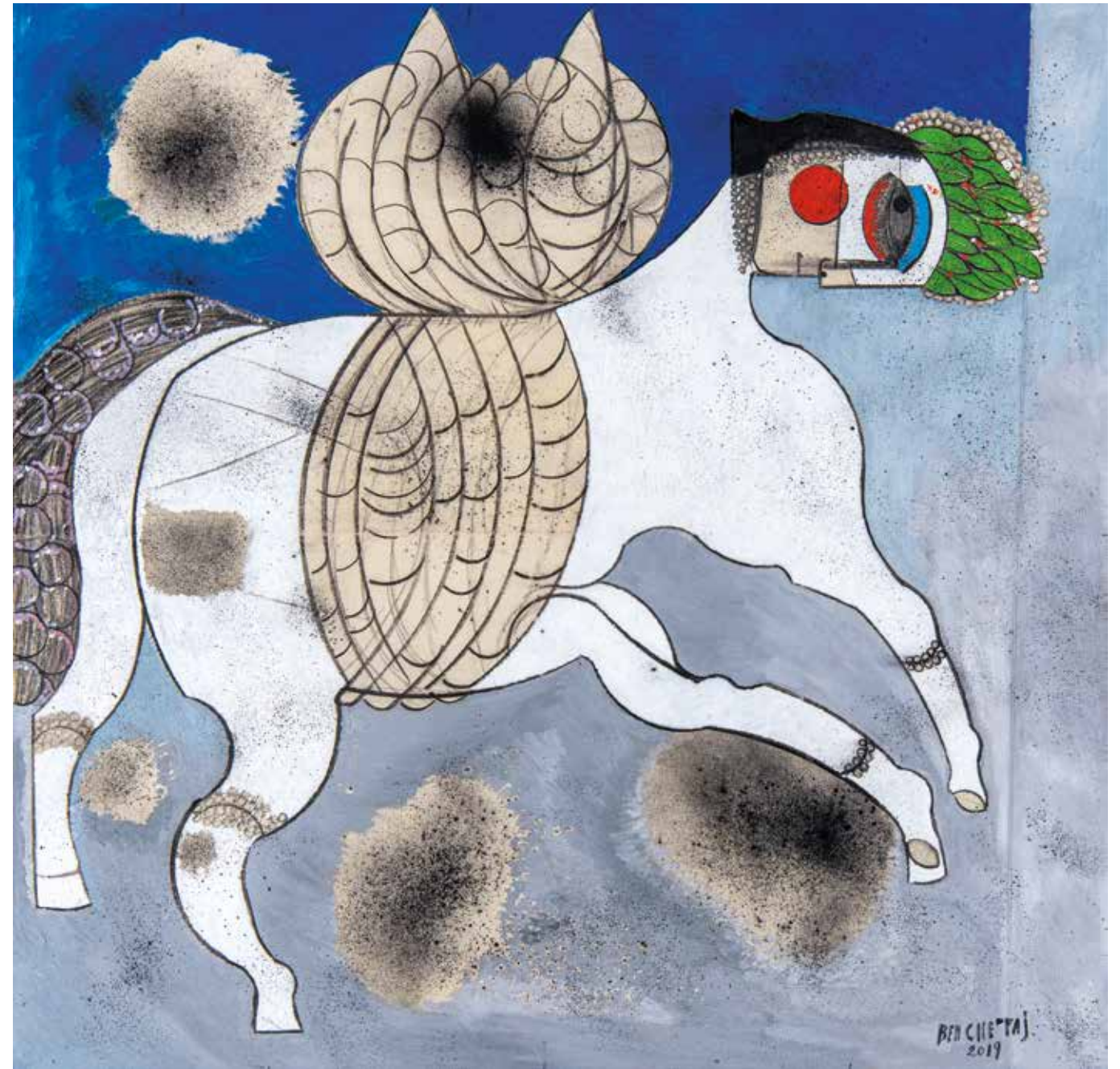
Saâd Ben Cheffaj a choisi de rendre hommage à l'un des plus grands projets menés de main de maître, ces dernières années, par le Roi Mohammed VI qui a ainsi marqué l'avènement, au Maroc, de l'ère de la grande vitesse en lançant le TGV « éclair », « Al Boraq », baptisé du nom d'un cheval mythique dans la tradition musulmane.

Ce qui n'est pas pour déplaire à Saâd Ben Cheffaj, chez qui la mythologie n'est jamais bien loin. Dans son œuvre, l'artiste se réfère à la fois à la mythologie islamique et à la mythologie grecque, en donnant au train à grande vitesse l'aspect d'un cheval à tête de femme. Un cheval fringant qui, dans les mythes de l'islam, est capable d'atteindre les sept cieux. Et, si la mythologie n'est jamais absente des œuvres de l'artiste, l'humour, non plus, ne se tient jamais loin de l'interprétation qu'il en fait : « Même les Américains n'ont jamais réussi la performance d'Al Boraq d'accéder aux sept cieux ».

Al Boraq, lancé au galop, secouant les airs de nuages de poussières, portant sur son dos d'étranges ailes qui

lui battent les flancs et nous rappellent à ses fardeaux que l'on fait porter aux bêtes de somme, des paniers en osier, des selles empesées... Mais non, précise Saâd Ben Cheffaj, « ce sont des ailes », des ailes qui n'ont nul besoin de se déployer tant le cheval a la puissance de l'éclair.

Un cheval à tête de femme. Une sorte de gracieuse créature hybride mi-étalon mi-déesse grecque. Car c'est Athéna qui mène la chevauchée, Athéna, fille de Zeus, née du crâne du roi des dieux grecs munie d'une lance et d'un bouclier. Déesse guerrière et protectrice, elle est aussi au secret de la foudre et du tonnerre. Quels plus beaux symboles que ceux d'Al Bouraq, cheval ailé qui, dans la mythologie islamique, transportera le prophète de la Mecque vers Jérusalem, et de la déesse Athéna, complice des caprices des cieux, pour rendre hommage à l'une des plus grandes réalisations qu'ait connu le Maroc en ce 21^{ème} siècle ?



Al Boraq
Huile sur toile
180 x 185 cm
2019

Mustapha Boujemaoui

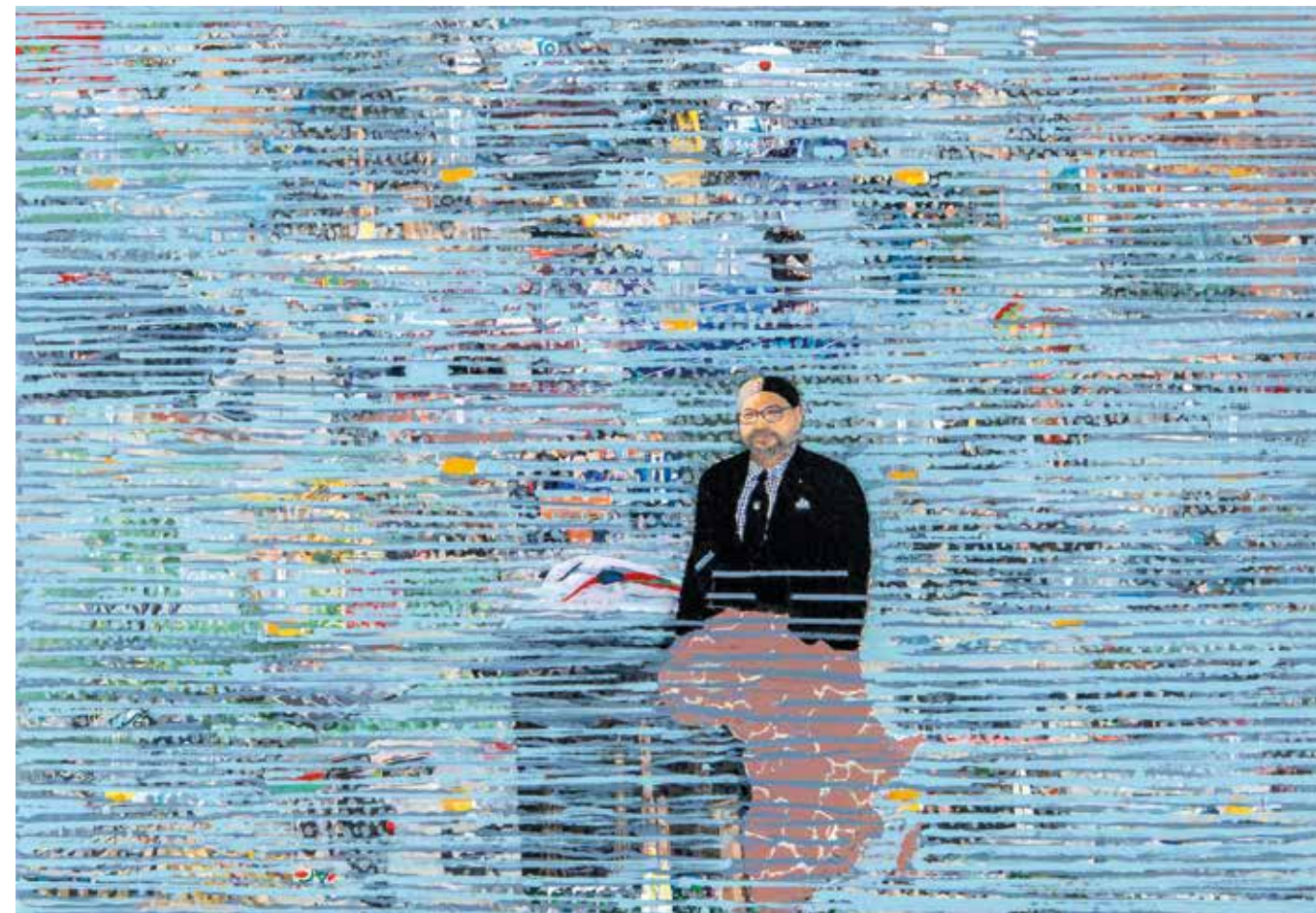
14

Le triomphe d'un Roi ? L'Afrique, dont il se tient, fier et souriant, derrière la carte, déroulée devant lui comme une tribune. En arrière-plan, des lignes grises traversant la toile semblent tantôt mimer une vitre derrière laquelle s'agglutinent les curieux, tantôt figurer le fil continu d'une actualité bourdonnante. Seule une marée montante parvient à traverser cet étrange paravent, charriant avec elle un corps qu'elle rejette, inanimé, sur un tapis d'écumes.

Mustapha Boujemaoui évoque ainsi, dans cette œuvre où se superposent, par couches successives, plusieurs scènes qui, loin d'empiéter les unes sur les autres, contribuent à magnifier la présence du souverain, d'une majestueuse sérénité, deux des grands combats menés par le Roi Mohammed VI. Celui pour l'Afrique, dans la « foi accrue » d'un « lien fusionnel » et d'une « communauté de destin qui unit le Maroc à son

continent », comme il l'exprimera dans un discours, il y a trois ans de cela. Un combat qui débouchera sur une grande victoire : celle du « retour à la maison », au sein de l'Union africaine, le 30 janvier 2017. Et celui pour une politique migratoire qui remette au centre la dignité humaine, en optant pour « une voie qui oppose la souveraineté solidaire au nationalisme excluant, le multilatéralisme à l'ostracisme, et la responsabilité partagée à l'indifférence institutionnalisée » (Pacte mondial sur les migrations, Marrakech, 2018).

De ces vingt ans de règne du Roi Mohammed VI, Mustapha Boujemaoui a donc choisi de mettre en avant l'engagement du souverain pour le continent africain, un engagement qui lui a valu, notamment à l'Union africaine, le titre de « Leader » aussi bien sur la question migratoire que les projets structurants menés au niveau du continent.



Le triomphe d'un Roi

Technique mixte (picto-journal) sur toile
80 x 115 cm
2019

Mounat Charrat

16

L'humain ayant toujours une place très importante dans l'œuvre de Mounat Charrat, son approche est avant tout philosophique et spirituelle. C'est ainsi par des têtes pensantes qu'elle représente les trois temps qui, selon elle, marquent le règne du Roi Mohammed VI : le passé, le présent et le futur.

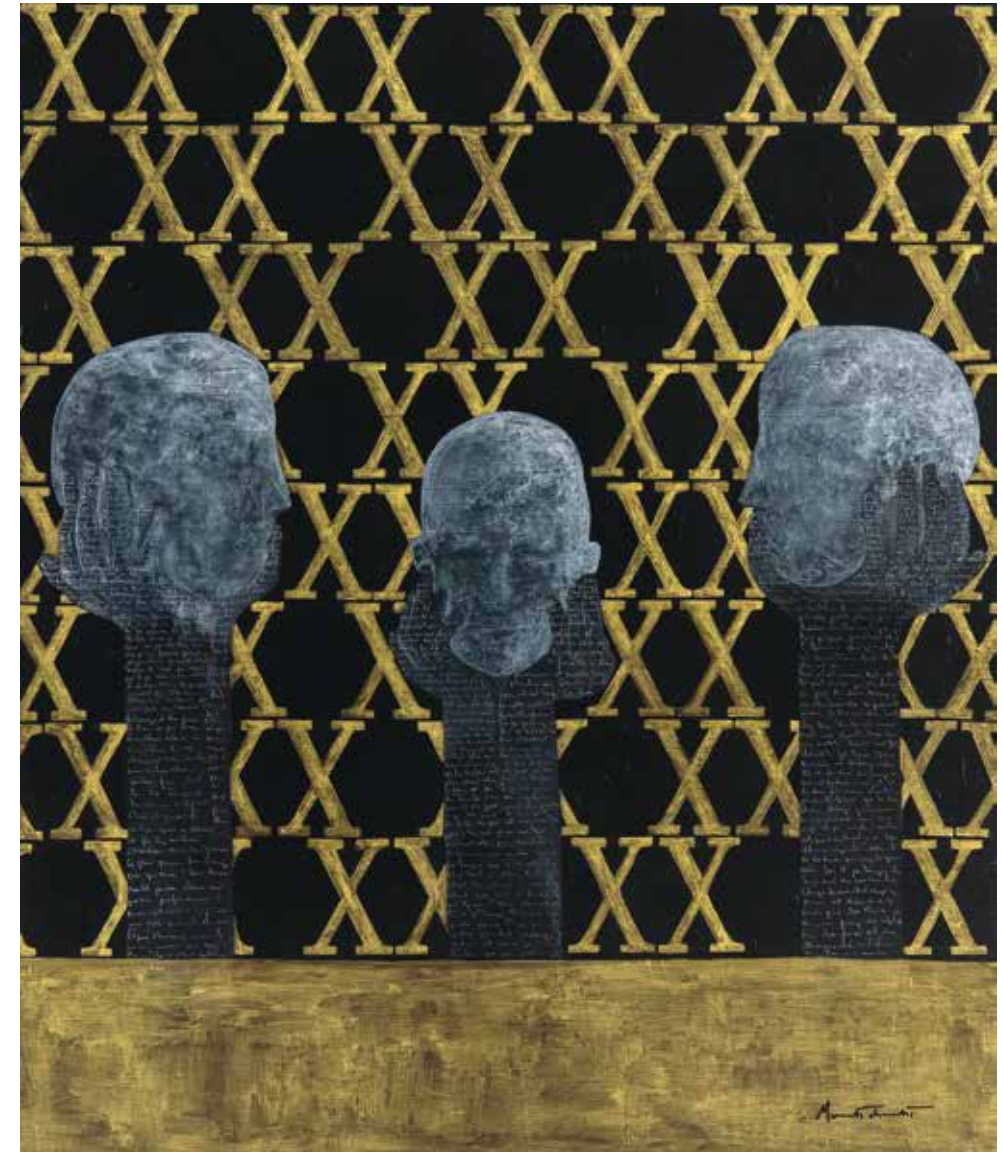
Elle fait émerger, au premier plan, trois têtes aux traits à peine visibles. Ces dernières semblent être taillées dans la pierre ; un matériau qui, pour l'artiste, symbolise la condition humaine. Chaque tête est soutenue par des mains et de longs avant-bras, évoquant l'action dans le temps.

Elle se réfère ainsi à l'énergie nouvelle que le Roi a apportée au pays et les évolutions qui en ont découlé. Les changements qui ont été ou sont apportés sont

mentionnés par le passé et le présent. Le futur renvoie à ce qu'il reste à accomplir.

L'œuvre de Mounat Charrat traite également de la parole. Une écriture semble gravée sur les mains et bras représentés. Il s'agit d'écriture automatique, traduisant ainsi l'idée de parole inaudible puisqu'illisible. Il ne reste que la représentation graphique des mots, leur essence, que chacun est libre d'interpréter.

L'arrière-plan de l'œuvre est traité avec la répétition d'un même monogramme : le chiffre vingt en écriture romaine. Cette réitération renvoie au rythme d'une horloge, ainsi qu'aux grandes civilisations passées, tel l'empire romain. Le choix de l'or n'est pas anodin, cette couleur étant associée à la grandeur, au pouvoir sacré et à une certaine fascination.



Trois temps

Technique mixte sur bois
120 x 100 cm
2019

Larbi Cherkaoui

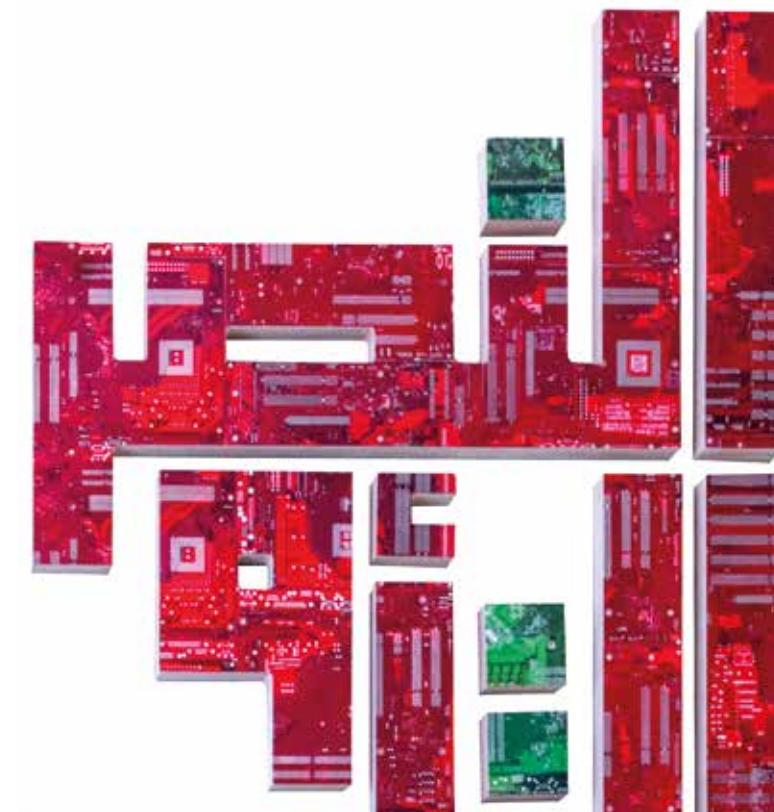
C'est sous le règne du Roi Mohammed VI que le Maroc est véritablement entré dans l'ère du digital. Une véritable révolution, au point que, dans sa stratégie nationale, le Royaume prévoit de devenir un hub numérique au niveau régional.

Dans ce diptyque pour lequel Larbi Cherkaoui a usé de bois, de peau, et d'un circuit électronique, l'artiste met en scène cette mutation en usant d'éléments hybrides dont l'assemblage ingénieux, dans le déplacement du sens, finit par former une composition d'une fascinante harmonie.

La lettre arabe, que Larbi Cherkaoui, dans son travail calligraphique, déterritorialise, libère de tout conformisme pour la transformer en signe tendu, comme ce qu'il nous donne à voir et ressentir dans ses compositions, vers l'universel, commence par se dérouler graphies or sur fond rouge. La lettre reste cependant lisible : « Triomphe et soutien à la gloire immuable », peut-on ainsi déchiffrer avant que les mots,

dépouillés de leur dorure, ne se déplacent et se métamorphosent pour faire partie intégrante des éléments du circuit électronique.

A travers cette œuvre, Larbi Cherkaoui nous livre plusieurs messages. En alliant des matériaux que l'on retrouve dans l'artisanat marocain et des pièces électroniques, il semble nous signifier que l'espace de la tradition et l'ère du numérique ne sont pas inconciliables. Au contraire, le « triomphe » tient de cette capacité à suivre l'évolution d'un monde en perpétuel mouvement, sans pour autant y perdre sa propre singularité. Le Roi Mohammed VI ne dit pas autre chose, lui qui œuvre à la valorisation de la culture et des traditions séculaires du Maroc, tout en plaçant les nouvelles technologies numériques au cœur de la stratégie de développement économique et humain du Royaume.



النصر و التأييد للمجد التليد / Triomphe et soutien à la gloire immuable, détail

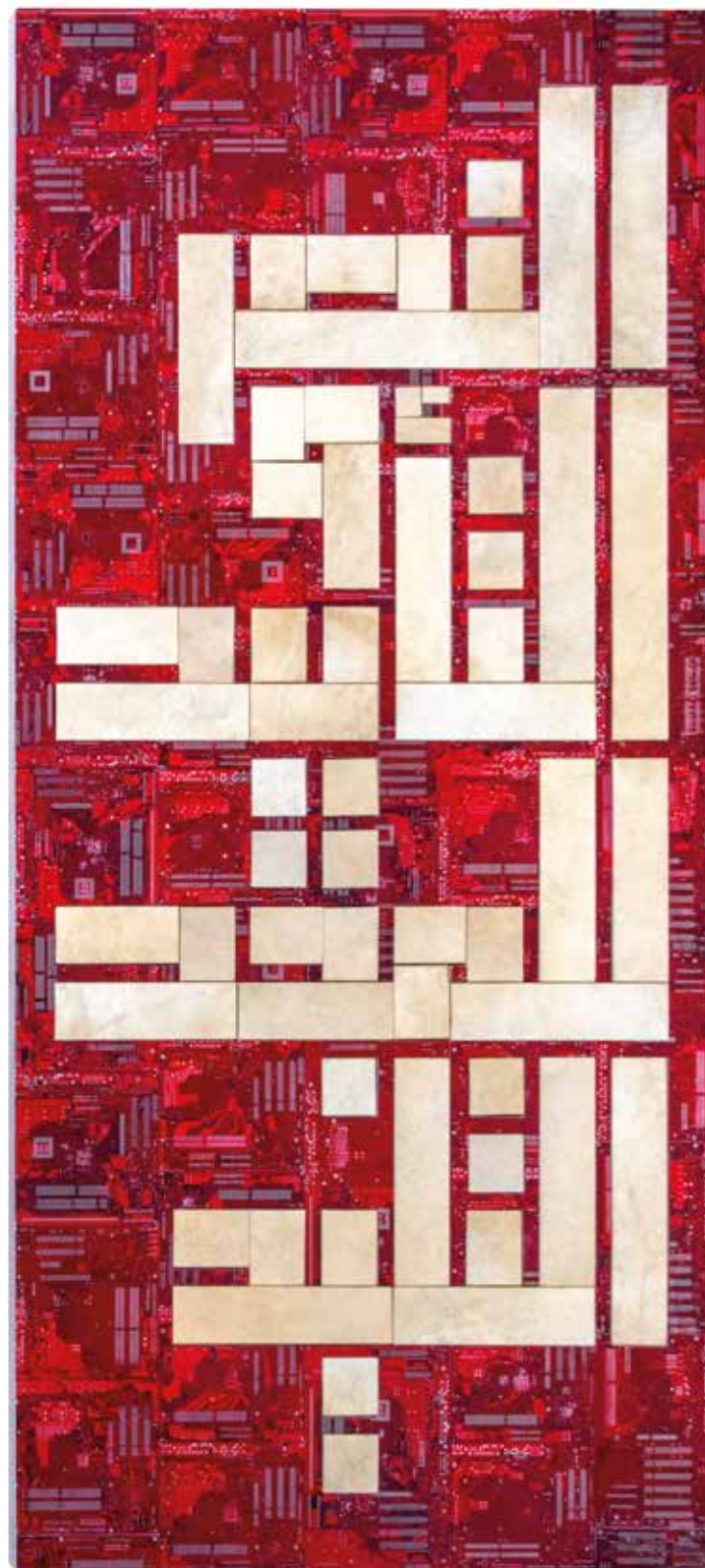


النصر و التأييد للمجد التليد / Triomphe et soutien à la gloire immuable

Circuit électronique et peau sur bois

226 x 102 cm + 249 x 117 cm

2019



Mohamed El baz

22

Mohamed El baz a choisi de faire référence à l'entrée du Maroc dans la course à la conquête spatiale en évoquant l'envoi des satellites Mohammed VI-A et Mohammed VI-B, respectivement lancés le 8 novembre 2017 et le 21 novembre 2018.

Dans son œuvre, Mohamed El baz crée une analogie entre deux gros chantiers marocains, chacun représentatif d'un règne. La mosquée Hassan II évoque une architecture ancestrale, relevant de la tradition, de la culture islamique et marocaine. La fusée, quant à elle, se présente de manière presque antinomique, malgré un jeu formel similaire. Les deux satellites font du Maroc une puissance spatiale, tout en installant le pays dans la voie de la modernité voulue par le Roi Mohammed VI.

Par cette opposition entre tradition et modernité, l'artiste évoque l'importance d'être ancré dans la culture et les traditions, sans jamais pour autant se fermer au présent et au futur.

D'un point de vue formel, la juxtaposition entre la tour et la fusée impose une plasticité évidente, mais inhabituelle, entre deux structures à la forme analogue, mais que tout sépare. Cette juxtaposition en impose plein les yeux et hausse cette œuvre au rang d'un symbole fort du Maroc d'aujourd'hui.



Skyfire

Photographie sur Dibond

110 x 165 cm

2019

Editions : 3 + 1 épreuve d'artiste

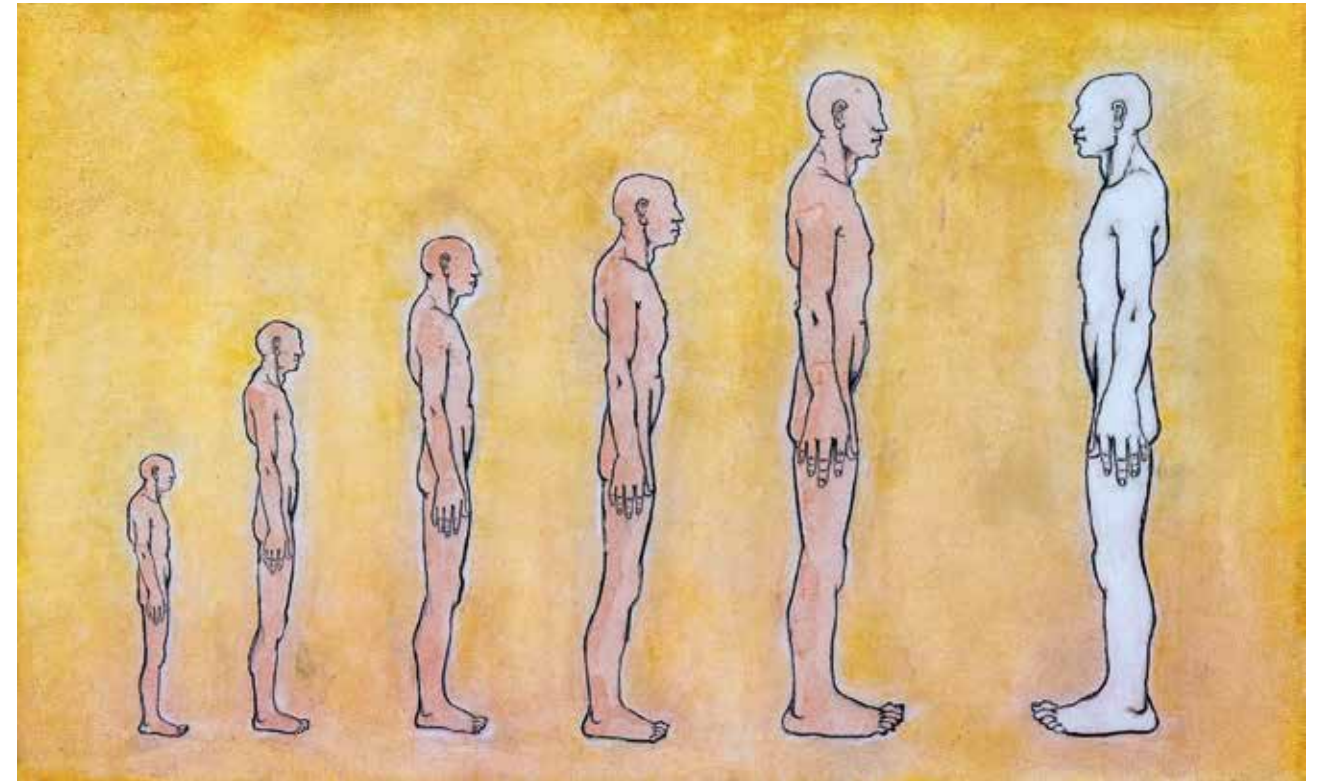
Bouchta El Hayani

24

Comme d'habitude, on est d'emblée saisi, à la rencontre d'une œuvre de Bouchta El Hayani, par la grâce, aérienne, du trait, qui déroule sous nos yeux ces silhouettes reconnaissables entre mille. Des silhouettes que l'artiste a choisi de représenter crâne rasé et yeux absents, pour, dit-il, éviter tout élément susceptible de renvoyer à une quelconque référence ethnique ou géographique. De plus, ces personnages, bien qu'exhibant une stature masculine, l'artiste les veut ou les voit asexués, lui qui confie vouloir représenter l'homme avec un grand H.

En vingt ans, tel est le titre de cette toile dans laquelle Bouchta El Hayani représente l'évolution sous le règne

du Roi Mohammed VI. Une évolution qui va crescendo et met en scène, au fond, les étapes de la révolution opérée par un jeune Roi dont le pays a grandi avec lui et qui a multiplié les réalisations au fil du temps. Défilent, sur l'espace merveilleusement épuré de la toile, des silhouettes à l'incarnat rose pâle, disposées de profil sur fond ocre. Etapes d'une évolution, étapes d'une révolution, de l'enfant à l'adulte qui fait face, à présent, à un homme qui le jauge, mesure, subtil sourire aux lèvres, le chemin parcouru. « Cet homme, c'est moi, comme ça peut être n'importe qui », précise Bouchta El Hayani. Cet homme, c'est le citoyen qui contemple et apprécie, tête haute, les avancées croissantes de son pays, accomplies pas à pas par son Roi.



En vingt ans...
Huile sur toile
90 x 150 cm
2019

Nabil El Makhloufi

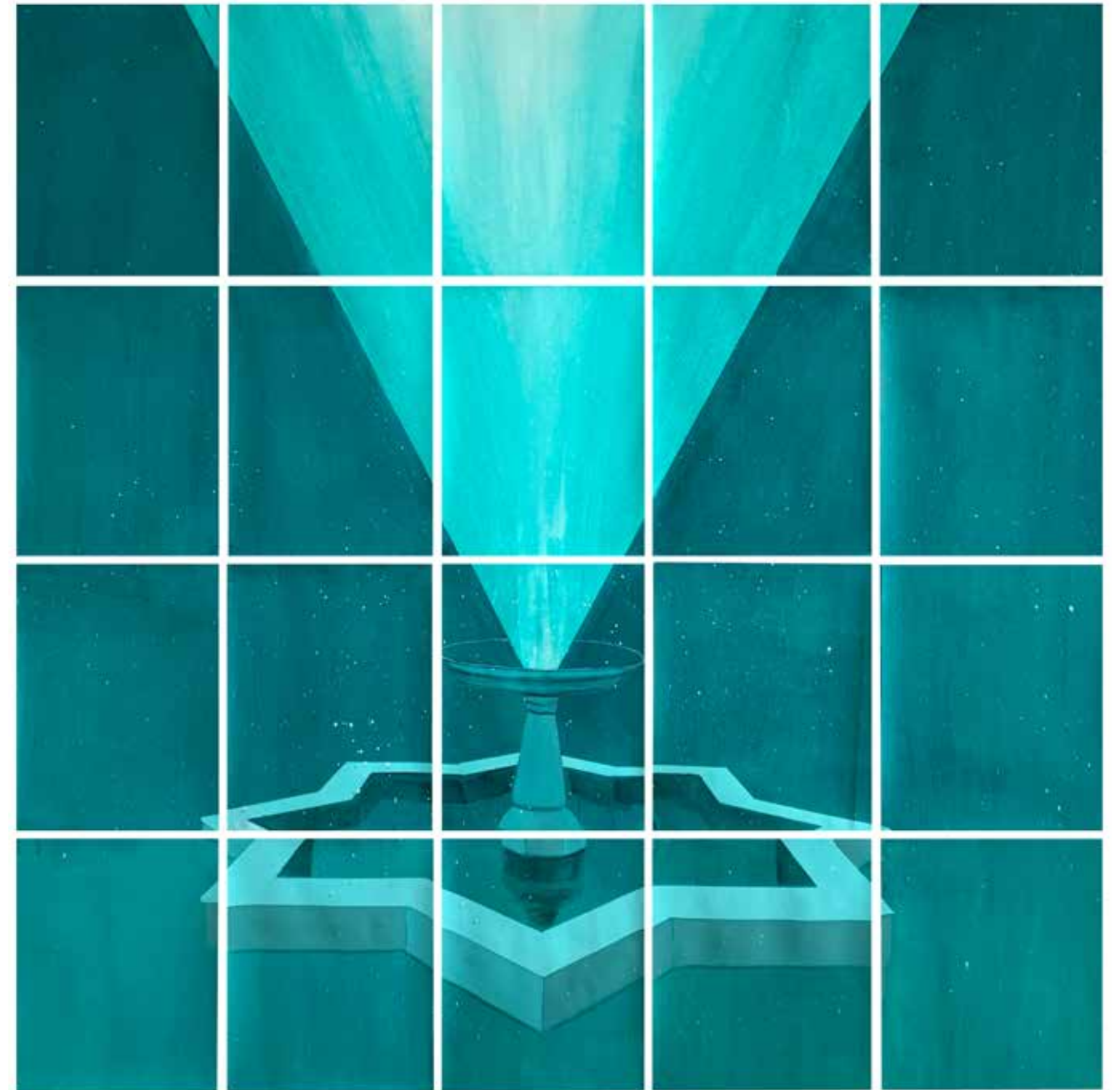
26

Nabil El Makhloufi a choisi de représenter les vingt premières années du règne de Mohammed VI à travers une œuvre composée de vingt pièces qui révèlent, dans leur agencement, la pièce maîtresse, « le motif central », dans toute sa force symbolique et cette poésie, unique, que l'artiste sait si bien distiller dans les scènes qu'il nous donne à voir. Se dessine ainsi, dans le carrelage émeraude du temps, une fontaine octogonale, de style maroco-andalou, qui évoque la splendeur d'une culture ancestrale. En effet, comme le dit Nabil El Makhloufi, « dans notre culture marocaine, le jardin, l'eau, la fontaine, sont des éléments omniprésents ».

Fontaine « symbole de vie, de don », dont l'artiste va se servir pour délivrer un message dans la mise en scène d'un espace ancré dans la terre et pris dans un élan vers le ciel. Un espace évoquant la « sérénité » et invitant à la contemplation, mais qui, dans le jaillissement, l'élévation, « symbolise aussi la tension vers un paradis ».

Ingénieuse beauté de traditions séculaires et éruptive ascension vers « un idéal à atteindre », dans l'harmonie des temps passés et à venir, des traditions et du devenir. Tel est le regard que porte l'artiste sur ces vingt ans de règne qui ont su à la fois concilier l'essor du Maroc et son attachement à un patrimoine culturel immémorial.

Si la fontaine a, dans la tradition arabo-andalouse, une résonance mystique, elle traduit aussi, par ses tracés géométriques, un ordre dont Nabil El Makhloufi semble, ici, vouloir sublimer l'intelligence et l'équilibre de la structure. Un ordre « source de vie » et l'eau, dans son impétueuse éclosion, se fait faisceau de lumière éclatant dans le ciel, pont, tendu entre les temps, entre racines inaltérables et étoiles à décrocher.



Le don

Acrylique sur papier
40 x 30 cm (20 pièces)
2019

Safaa Erruas

28

Double voie. A quel point, cependant, puisque l'une débouche sur une impasse, tandis que l'autre, apparemment tout aussi inconséquente, part de nulle part, prenant naissance au pied d'une gigantesque montagne, escarpée, inaccessible, enneigée, contre laquelle s'échoue et s'enlise le regard, pris dans les houles d'un étrange raz de marée.

Comme d'habitude chez Safaa Erruas, l'espace, composé ici de fragments de papier répandant leurs traînées luminescentes, est merveilleusement diaphane, d'une fascinante opalescence. Mais, comme d'habitude aussi, des ruptures dans le corps même du paysage, la superposition de matériaux froids et tranchants viennent installer une inquiétude, bousculer la quiétude de l'espace immaculé, apparemment innocent, inoffensif, dont l'artiste dévoile, en le volant soudain à sa pureté, les drames qui s'y jouent.

En effet, si le regard commence par se perdre dans la lumineuse blancheur du paysage, il ne tarde pas à être gagné par l'effroi que suscite, tout à coup, cette montagne en mouvement, secouée par une tumultueuse avalanche s'abattant sur des corps représentés par des fils métalliques. Corps, impuissants, dont certains sont emportés par les marées tandis que d'autres tentent, pour échapper à la mort, de former une chaîne humaine pour rejoindre l'autre voie, ouverte, opposée à la montagne. La voie de l'espoir. La voie vers un ailleurs inconnu, sans visage.

Double voie : une œuvre qui met en scène un Maroc à double vitesse où certaines régions enclavées, isolées, restent exclues de l'essor du pays. Au bord de la route, une route déserte à « double voie » ironique, insensée.



Double voie

Fils métalliques et fragments de papier déchiré sur papier coton
75 x 120 cm
2019

Mohamed Fariji

Quittant les mythes urbains et ses incursions, aussi bien poétiques que politiques, dans l'espace de la ville, Mohamed Fariji explore, dans cette œuvre, un sujet beaucoup plus vaste, qui engage l'avenir du Maroc : celui de la réforme de l'Education, qui tarde à se faire et s'enlise dans les débats polémiques, malgré son urgence et l'importance cruciale et stratégique qu'elle constitue pour le pays. Celui, donc, de *L'enseignement public en chantier* depuis des décennies. Enseignement interdit d'accès pour travaux.

« Nous nous excusons pour la gêne occasionnée par les travaux dans l'enseignement public. » Exhibant un fanion jaune et délimité par un cadre dont les rayures rouges et blanches rappellent les rubans et cônes de signalisation pour chantiers de construction, l'espace de l'enseignement, en suspens, est inaccessible. Chantier ou scène de crime ? Car les bandes que Mohamed Fariji fait courir sur cette zone pâle, spectrale, d'un enseignement moribond, semble figurer une mise sous scellés du regard et des esprits.

Dans cette œuvre, Mohamed Fariji nous livre un regard critique et sans concession sur l'état de l'éducation au Maroc. Et il n'est pas étonnant que cet artiste engagé dans ce qu'il appelle « l'exploitation des espaces mémoriels » et de la mémoire collective fasse ici de l'enseignement son cheval de bataille. Car l'école est lieu de mémoire par excellence, celui où se développe, par delà les savoirs, la conscience de soi et de l'autre, celui où l'on se confronte à l'histoire et élabore le devenir. Car sans cette mémoire, sans cette conscience, on se condamne à la solitude et à l'amnésie et, donc, à un demain oblitéré, aussi brumeux que ces lettres et images que l'artiste nous met au défi de déchiffrer et qui semblent se liquéfier sous nos yeux.



L'enseignement public en chantier
Impression, sérigraphie et peinture sur bois
191 x 191 cm
2018

Majida Khattari

« Lourde est la tête qui porte le pouvoir » : cette phrase, on la doit à Shakespeare, dans la pièce *Henri IV*. Cette formule, Majida Khattari en propose une sorte d'exégèse à travers deux œuvres qui explorent les dimensions symboliques du pouvoir : une œuvre picturale qui met en scène le faste de la cérémonie annuelle d'allégeance, clé de voûte de l'exercice du pouvoir, et une œuvre tridimensionnelle sculpturale représentant la cape royale.

Du tableau, inspiré des œuvres d'Eugène Delacroix et de son voyage au Maroc, il émane une force particulière qui vient peut-être de ce face à face entre le souverain et les sujets, représentés de dos, qui lui renouvellent leur allégeance. Ce souverain qui s'avance entouré de sa garde rapprochée avance dans les pas d'un rituel dont il est l'héritier, et qui chaque année permet d'ancrer le pouvoir dans la continuité.

La cape à double face quant à elle, dorée et lumineuse, évoque la fascination qui entoure le pouvoir. Elle incarne aussi l'éclat dont il jouit, et qui est indispensable au renouvellement des alliances. Par ailleurs, la superposition des matières rappelle d'une part que le pouvoir reste lourd à porter et qu'il peut même être une épreuve. D'autre part, cette superposition symbolise aussi les différentes dimensions du pouvoir, à la fois spirituel et temporel.

Par son tissage, la cape est aussi le symbole des liens entre le souverain et son peuple dont il porte, à travers elle, le génie et les attentes. Tissée par des artisans locaux, elle est la mémoire d'une tradition séculaire dont elle expose la richesse. Et par le fait d'être portée en ce jour particulier, elle est aussi une promesse de

stabilité à travers les vœux de fidélité renouvelés. Elle est à la fois hier et demain, elle est comme le lieu d'une continuité qui passe par le Souverain, aujourd'hui. Les rêves du peuple qui la tissent reposent désormais sur ses épaules : en même temps qu'elle ancre le Souverain, la cape l'oblige.

Par les fils enfin qui s'étiolent, cette cape dit trois choses. Elle dit d'abord la dimension humaine du pouvoir, du poids de la tâche, du défi qui consiste à persister au fur et à mesure des années avec la même célérité et le même dévouement. Elle dit aussi, peut-être, que celui qui exerce le pouvoir laisse toujours quelque chose d'in-achevé, d'in-abouti. L'ampleur de la tâche est telle que même lorsqu'on a beaucoup fait ou fait de son mieux, il reste toujours à faire. Et ce qui reste à faire doit être repris, poursuivi, par d'autres mains qui doivent rattraper ces fils pour qu'ils ne se perdent pas, et les tisser à nouveau. Il y a une forme à la fois d'espoir et d'incertitude, un moment de fragilité, dans ces fils dénoués.

Elle dit enfin une réalité que le philosophe Michel Foucault a analysée dans nombre de ses ouvrages : l'autorité du pouvoir s'exerce à travers plusieurs organes dont l'objectif est de faire bien se tenir le corps social. Le pouvoir s'inscrit partout, dans tous les territoires, qu'ils soient symboliques (par la culture, la tradition, les fêtes) ou physiques (à travers les institutions, l'école, la prison...). Ces fils qui se défont au bas de la cape, ce sont toutes ces ramifications du pouvoir, ces réseaux chargés de veiller à ce que l'allégeance scellée un jour s'exerce bien tous les jours.

Rachid Benzine



الرابط / Lien

Technique mixte sur toile
195 x 130 cm
2019



Selham Malaki / Cape Royale

Vingt bandes de laine tissée, bobines de laine brute, laine tissée aux fils d'or brodés, perlée et cousue-main

2019

Edition unique

Fouad Maazouz

36

C'est un hommage, mains tendues en prière, que Fouad Maazouz a choisi de rendre au Roi Mohammed VI dans cette œuvre au titre éloquent : *God Save the King*. On y retrouve ces mains jointes, sublimes, qui traversent ses œuvres, mains tantôt tendues, résignées, en louange, vers le ciel, tantôt rebelles, tantôt nouées sur un visage entravé, nié au monde. Mains, poignantes et sublimes, qui, souvent, s'exhibent sous nos yeux lignes-parchemin ou chaînes tourmentées obstruant le regard sur le jour qui exile, se refuse à soi.

Mais là, nulle tristesse, nulle colère. Juste une bouleversante métamorphose, qui se fait en silence. Celle de ces mains tatouées ouvertes vers Dieu et dont les stigmates s'éclipsent au contact d'une plume blanche, symbole de paix, qui se pose sur la peau dépouillée, à présent, des signes qui la recouvriraient énigmatiques, illisibles écritures, dans la libération des lignes du destin.

God Save the King : une œuvre qui s'ouvre sur une prière portée par deux mains dépliées pages d'un livre indéchiffrable et se répercute écho dans la transfiguration pour se faire œuvre-hommage, œuvre-louange au travail pour la paix que mène, dans le dialogue des cultures et des religions, le Roi Mohammed VI depuis son intronisation. Et, dans cette troublante mise en scène, Fouad Maazouz nous fait basculer du dedans vers le dehors, du corps-signes tribal marqué dans sa chair au corps libre, affranchi, singulier, qui tient entre ses doigts la clé d'un nouveau monde, la promesse d'un envol vers demain désenclavé.



God Save the King

Photographie sur toile

60 x 90 cm (x 2)

2018 - 2019

Editions : 3 + 1 épreuve d'artiste

Najia Mehadji

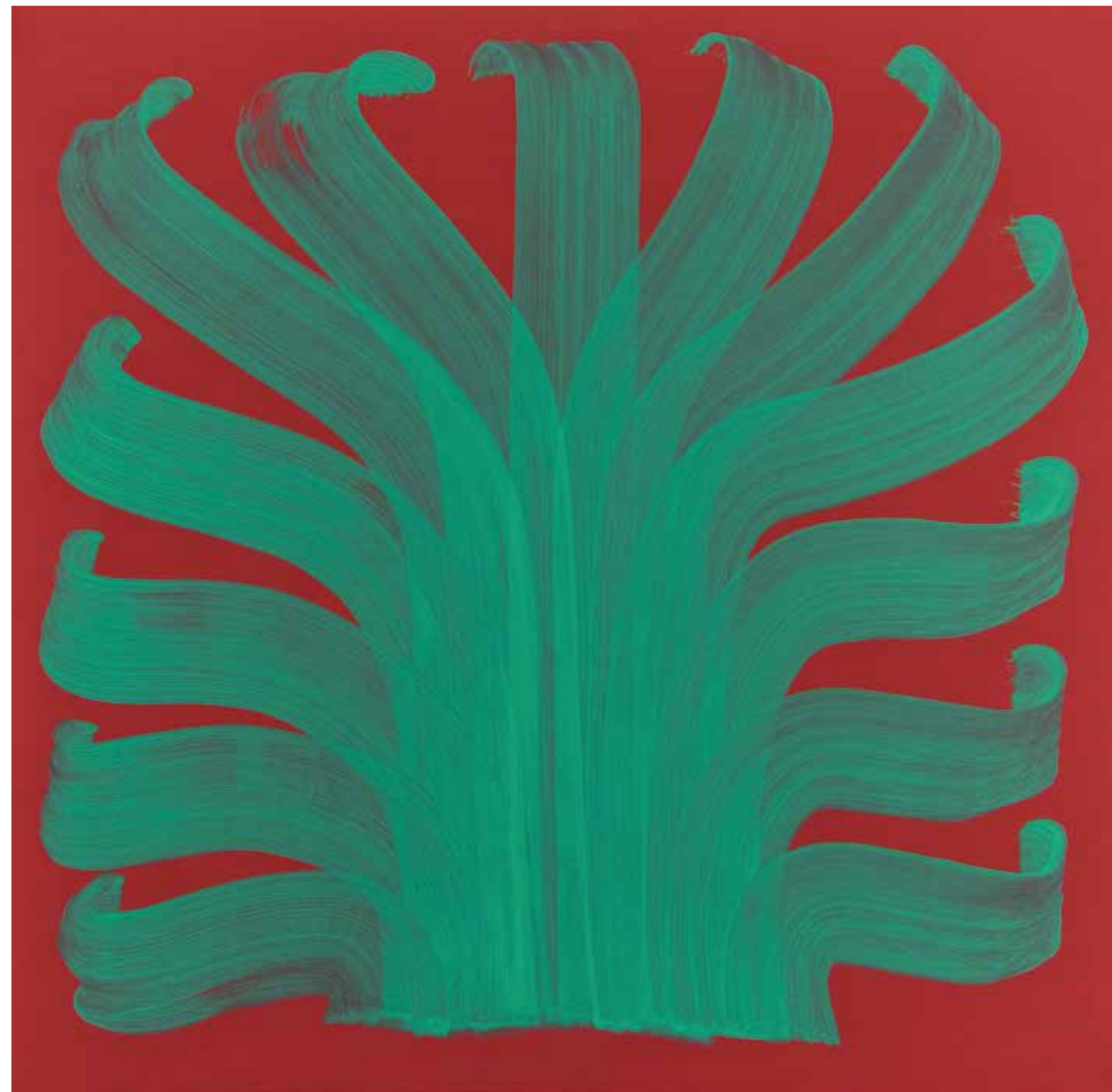
38

L'œuvre *Green energy* est un hommage à la nature et à notre planète. Elle évoque également l'un des enjeux mondiaux de notre siècle : l'écologie.

Durant les vingt dernières années, le Royaume s'est activement préoccupé de la question écologique et en a fait un enjeu. Grâce à la vision du Roi Mohammed VI, le Maroc s'est engagé résolument dans la voie des énergies renouvelables et est cité, à cet égard, comme un modèle. Dans le cadre d'une politique verte, de nombreuses infrastructures ont été mises en place. Najia Mehadji a été témoin de cet intérêt pour l'écologie. Travaillant dans la campagne d'Essaouira, l'artiste est très sensible à l'environnement. Elle a vu la région où elle vit transformée par des plantations massives d'arbres et la rationalisation de l'utilisation de l'eau.

Avec cette œuvre, Najia Mehadji met l'accent sur l'importance de la nature et le besoin primordial d'en prendre soin. Son arborescence évoque autant les sources d'eau qui permettent à la nature de s'épanouir, que les arbres dont la plantation relève non pas de l'acte civique, mais de l'acte vital. Cette arborescence n'est pas non plus sans rappeler la forme d'un poumon, parfaite représentation du rôle crucial des végétaux sur notre planète – sa respiration.

Enfin, le choix tonal de Najia Mehadji n'est pas anodin. Le vert et rouge symbolisent, bien évidemment, le drapeau du Maroc, mais la déclinaison des couleurs permet à l'artiste d'évoquer la nature propre au pays : un vert d'eau qu'elle a créé pour évoquer le végétal et l'eau, un rouge brique pour cette terre marocaine à la couleur si particulière.



Green energy
Acrylique sur toile
170 x 170 cm
2019

Mohamed Melehi

C'est dans une paisible oasis, de couleurs à la fois vives et tamisées par le couchant, que nous invite à entrer Mohamed Melehi. Une oasis qui se déploie, cercle ocre cerné d'un anneau turquoise, planète trônant parmi les astres parsemés, çà et là, vertes pâquerettes, dans le ciel marine où veillent deux satellites. Au centre de la planète ocre, traversée de formes géométriques qui pourraient aussi bien mimer les silhouettes d'une assemblée bigarrée adossée à une palissade et admirant, dans la nuit, le bal des satellites parmi les étoiles, que les touches d'un piano enchanté tant l'œuvre, musicale, parvient à distiller en nous une étrange mélodie, rassurante, douce comme une berceuse, fleurit, immense et surplombant les flots sensuels des temps, des marées et des dunes, l'étoile du Maroc, de lignes franches et pointes acérées, rayons d'une étoile du Berger ou flèches, agiles et vigilantes, d'une insolite boussole qui guette, pointe le danger, veille, comme les satellites qui sillonnent les nues.

Tout en conservant le langage qui a fait sa réputation, Melehi livre un concentré des vingt premières années du règne de Mohammed VI. Le code barre est une référence directe à l'économie qui a connu une

croissance très importante pendant les vingt dernières années. Le *made in Morocco* concerne des domaines à la pointe de l'industrie et de la technologie comme l'automobile et l'aéronautique. Les lignes verticales à l'arrière-plan du code barre symbolisent quant à elles la révolution urbanistique qui a touché de très nombreuses villes du Royaume, transformant littéralement Rabat ou Tanger, une métropole chère à l'artiste né à Assilah. Les lignes onduleuses dans la moitié inférieure de la toile sont une évocation des vagues et de la mer qui abrite Tanger-Med, un port qui a contribué activement au développement du nord du Maroc.

Tel est, enchanteur et éloquent, l'hommage de Mohamed Melehi à la nouvelle ère ouverte, il y a vingt ans, par un Roi qui a su instaurer la confiance en faisant de la sécurité, de la cohésion d'un peuple et du rayonnement d'une Nation ses premières priorités. Si l'artiste évoque clairement les satellites « Mohammed VI-A » et « Mohammed VI-B », mis en orbite par le Maroc en 2017 et 2018, la référence directe à l'étoile verte à cinq branches renvoie, quant à elle, à l'emblème de l'unité de la Nation et à l'attachement du peuple à l'intégrité territoriale ainsi qu'à son Roi.



Sans titre
Huile sur toile
200 x 160 cm
2019

Houssein Miloudi

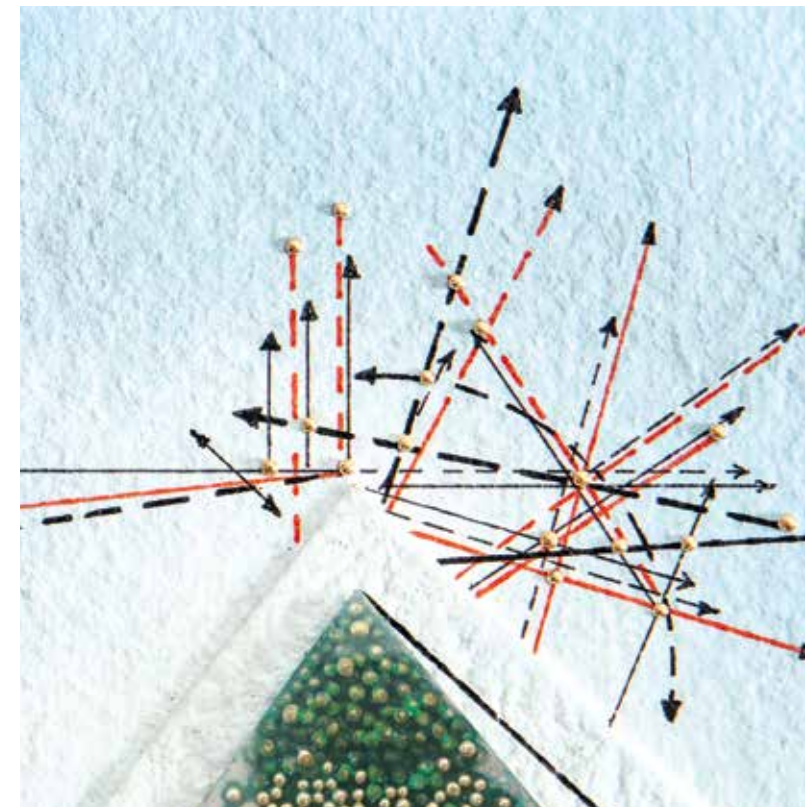
42

La culture et l'art sont indéniablement et incontestablement au fondement d'une civilisation harmonieuse, menant vers la paix et la sérénité. Les deux œuvres de Houssein Miloudi, *Espoir* et *Légende*, sont à l'image de l'art et de la civilisation : indissociables.

L'artiste a construit ses deux tableaux autour de la forme pyramidale ; une figure souvent choisie pour symboliser la grandeur et le rayonnement, l'ascension et la spiritualité, mais également le développement harmonieux. Très présente dans le travail de l'artiste, la pyramide ponctue quelques-unes de ses œuvres. Jamais pourtant il ne lui avait conféré ces dimensions. En augmentant la taille de la pyramide, Houssein Miloudi évoque ainsi le règne du Roi Mohammed VI et le travail effectué pour la société marocaine et son rayonnement.

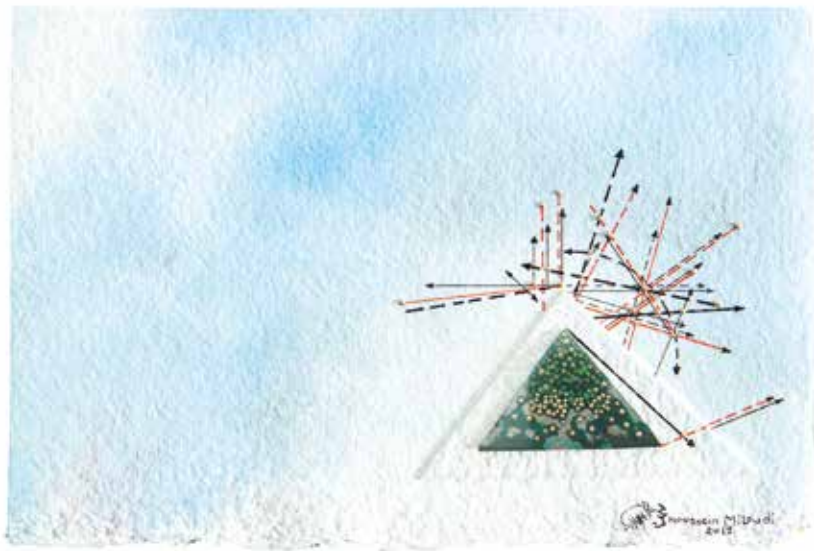
C'est par l'usage de symboles bien établis dans notre société que l'artiste fait référence aux vingt années de règne du Roi Mohammed VI. Le ciel, rappelant le divin, est également une métaphore de la liberté, du partage, de l'équilibre et de la vitalité. Le vert, quant à lui, est la couleur attribuée à l'apaisement, l'espoir, la bonté, la conciliation et le pouvoir régénérateur et protecteur.

Les œuvres de Houssein Miloudi ont été créées afin de rendre hommage au travail accompli par le Roi Mohammed VI, particulièrement dans le domaine artistique qui a pris une ampleur sans précédent. En effet, depuis son intronisation, le Roi Mohammed VI n'a cessé de donner leurs lettres de noblesse à ces deux volets vitaux que sont l'art et la culture, en encourageant notamment les créateurs.



Légende, détail

Légende
Acrylique, bronze et or sur papier fait-maison collé sur bois
20 x 30 cm
2019



Espoir
Acrylique et fusain sur toile marouflée sur bois
150 x 200 cm
2019

Lamia Naji

46

Dans son œuvre, Lamia Naji a pris le parti d’opposer une route parfaite, à l’asphalte lisse et sans défaut, à un paysage naturel et idyllique. L’artiste cherche non seulement à exprimer son engagement pour la défense de l’environnement, mais également à sensibiliser le spectateur sur les besoins du développement durable pour la conservation de la flore marocaine, et plus particulièrement du littoral. Il s’agit, dit-elle, d’atteindre une harmonie, de parvenir, dans le respect de la nature, à une unité entre l’environnement et les réalisations des hommes.

Le Maroc a la chance d’avoir une géographie aux paysages divers et luxuriants, admirés par les locaux comme les étrangers. Réel patrimoine qui devrait être préservé, cet héritage a fait l’objet d’une attention particulière du Roi Mohammed VI qui a lancé de nombreuses politiques allant dans le sens d’un développement durable. La Fondation Mohammed VI pour la protection de l’environnement, créée dans le but

de protéger le littoral et sensibiliser au développement durable, est l’un des nombreux exemples de cette volonté d’imposer une réelle politique verte.

Intitulée *En route*, cette œuvre souligne aussi le chemin qu’il reste à parcourir. Mais ce chemin n’est pas rectiligne, il ne porte pas seulement vers l’avant. Ce chemin longe la côte atlantique et oblige à regarder vers la ligne d’horizon. Formellement, le point de vue choisi par l’artiste dote l’œuvre d’une perspective qui va dans deux directions opposées qui, pourtant, s’imbriquent et se mêlent. Ce n’est pas tant la perspective que suggère le chemin tracé par la route qui domine, mais celle de la plage sauvage, de la mer et du ciel. Le parallèle entre la ligne continue de la route et la ligne d’horizon est, au demeurant, à l’unisson de cette double exigence du Royaume : avancer tout en préservant l’environnement.



En route

Photographie marouflée sur aluminium

80 x 120 cm

2019

Editions : 3 + 1 épreuve d’artiste

Zakaria Ramhani

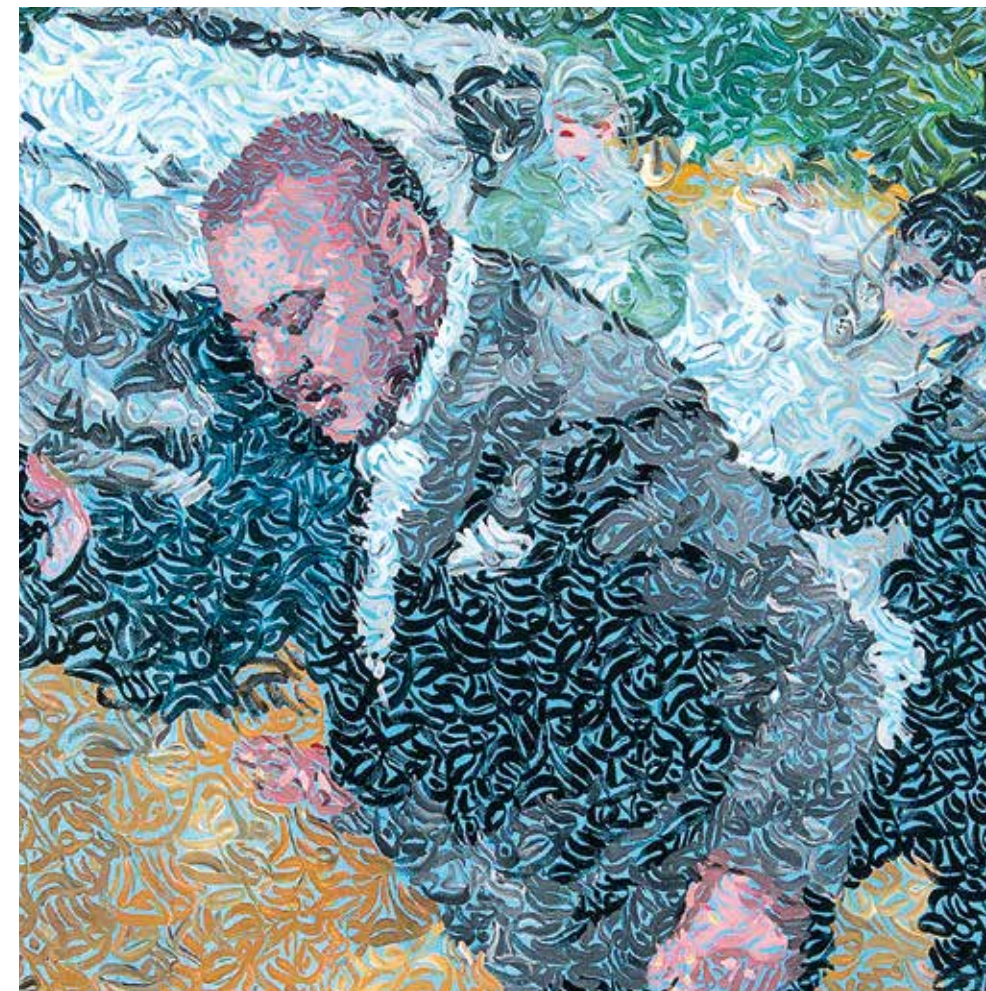
La dualité est au cœur du travail de Zakaria Ramhani. Dualité entre l'inscription dans une tradition aniconique qui est notamment celle de la calligraphie arabe qui sert de toile de fond à la plupart de ses portraits et le choix d'un matériau figuratif. La dualité est au cœur même de l'image et des nombreux débats qu'elle suscita à travers les siècles, à commencer par la querelle des icônes à Byzance, au IX^{ème} siècle de notre ère. Devait-on ou non représenter le corps du Christ ? L'interdit de la représentation qui pèserait aujourd'hui, à en croire certains, sur l'islam réactive à sa façon ces interrogations qui sont tout sauf byzantines. Il en va sans doute de la croyance qui est la nôtre aujourd'hui dans un médium dont l'omniprésence n'est plus interrogée.

En choisissant de représenter le corps du Roi Mohammed VI, à partir d'une photographie parue dans la presse dont la première impression pourrait paraître désacralisante, le peintre s'inscrit dans une approche politique qui était celle de l'essayiste allemand Ernst Kantorowicz, spécialiste d'histoire médiévale, ayant dans un ouvrage célèbre défini « les deux Corps du Roi ». La photographie dont s'inspire ici le peintre a été prise, dans un contexte particulier, un jour de pluie à

Al Hoceima, au mois de février 2004, après un séisme particulièrement destructeur. Ce jour-là, oubliant tout protocole, le Roi Mohammed VI brave les éléments et traverse un fleuve de boue pour rendre visite à des habitants sinistrés.

Zakaria Ramhani s'est plu à représenter la scène sous un ciel blanc et gris rappelant les peintures flamandes classiques. Corps humain et sacré à la fois du monarque à la recherche d'un équilibre entre une nature pouvant détruire et des hommes sachant reconstruire. Équilibre instable et nécessaire qui confère au politique toutes ses lettres de noblesse. Dualité là encore entre le corps terrestre, humain, d'un homme parmi ses semblables et ses contemporains et un corps immortel, sacré, socle de la Monarchie. La peinture réalise d'autre part ce qu'aucun média ne peut accomplir : la figuration même de ce double Corps du Roi loin de toute iconographie officielle. Un homme qui s'inscrit, comme la peinture de Zakaria Ramhani, dans une longue tradition politique et religieuse, et enjambe son siècle avec détermination.

Olivier Rachet



Le Roi qui marche, détail

Le Roi qui marche
Huile sur toile
200 x 240 cm
2019



Abdallah Sadouk

52

Durant ces vingt dernières années, le Roi Mohammed VI a fait de la question écologique un enjeu et a engagé le pays dans une politique résolument protectrice de l'environnement. A ce sujet, la nécessité de réduire les émissions de gaz à effet de serre a vite été haussée au rang de l'une des priorités du Royaume. Le pays s'est donc lancé dans le développement des énergies propres, notamment par la construction de l'une des plus grandes centrales au monde, située aux portes du désert, près de Ouarzazate : le projet Noor.

L'œuvre d'Abdallah Sadouk repose sur ce projet colossal entrepris par le Maroc. L'artiste-peintre est personnellement interpellé par le choix de l'énergie solaire. Il l'utilise en effet dans la maison où il vit et travaille, située dans une région rurale à proximité de Marrakech.

L'artiste paysagiste a choisi de représenter l'immensité, la grandeur et l'horizon infini du désert, terre d'accueil du projet Noor. Il rend hommage à ses origines berbères en intégrant des motifs géométriques, si caractéristiques de son œuvre, mais évoque également le soleil en y intégrant des formes circulaires et des effets de miroitement.

Un décor qui lui permet de concentrer son propos sur la lumière que rien ne voile dans le désert. Grâce à un jeu d'ombre et de lumière, Sadouk parvient à faire jaillir de son œuvre une intense luminosité qui semble requérir de façon urgente l'intérêt du spectateur pour la préservation de la planète.



Noor

Acrylique sur toile
146 x 230 cm
2019

Yamou

54

Pour évoquer le thème de cette exposition, Yamou a pris le parti de donner à voir une interprétation formelle des années qui se sont écoulées, sans pour autant s'éloigner du langage pictural qui a fait sa réputation. L'artiste a étagé son œuvre suivant un nombre à la symbolique évidente : 20.

Yamou n'a pas souhaité circonscrire le règne du Roi Mohammed VI dans un instantané, mais a préféré en offrir une perception d'ensemble. Cette vision globale dépeinte par l'artiste permet d'appréhender la période allant de 1999 à 2019, non pas comme un itinéraire lisse et statique, mais bien comme un réseau dynamique où foisonnent des cellules vivantes.

L'artiste a ainsi compartimenté son œuvre en vingt cases, chacune étant une fenêtre ouverte sur ce qui a été fait, ce qui a été construit, ou réformé au cours de ce règne. Sa peinture se présente alors comme une pièce de théâtre en vingt actes, tous interconnectés les uns aux autres. Il y a des actes qui ont été écrits et joués ; d'autres restent à représenter pendant les années à venir.

Yamou perçoit le monde et le ressent à travers le végétal et l'on retrouve naturellement dans cette œuvre son vocabulaire plastique. Germinations, entrelacs de lianes, frondaisons, graines et corolles fleurissent dans cette peinture et évoquent poétiquement les actions accomplies ou en projet.



La vingt
Huile sur bois
200 x 200 cm
2019



Mo Baala est né en 1986 à Casablanca. Autodidacte, c’est au cœur des souks de Taroudant, sa ville de cœur, qu’il grandit. Il puise l’essentiel de son éducation artistique et créative dans les arts traditionnels et l’artisanat marocains, africains et d’ailleurs. Ses passions pour la lecture, le cinéma, la musique et la philosophie alimenteront également son univers créatif. Des sources d’inspiration tout aussi éclectiques que la forme que prend son travail.

Mo Baala ne s’est jamais spécialisé dans une forme artistique. Il passe du dessin à la peinture, en passant par les collages, la sculpture et les graffitis. Il crée également des installations accueillant ses performances musicales. Il explore aussi le médium photographique, le street art et l’action painting. Le recyclage, la musique et le lyrisme ont une place primordiale dans ses créations.

Mo Baala connaît une fulgurante émergence sur la scène artistique en février 2016, lors de la Biennale de Marrakech. En 2017, il reçoit le prix de la Nuit de l’Instant de Marseille. En 2018, il fait l’objet d’un premier solo show *Be Your Heart* au Comptoir des Mines de Marrakech. En 2019, il a été sélectionné pour l’exposition inaugurale de *DaDa* à l’occasion de la foire 1-54 Marrakech 2019.

Mo Baala vit et travaille entre Marrakech et Taroudant.



Fouad Bellamine est né en 1950 à Fès.

En 1967, il intègre l'Ecole des Arts appliqués de Casablanca. Il expose pour la première fois en 1972 à la galerie « la Découverte » à Rabat. La même année, il intègre l’enseignement en qualité de professeur d’arts plastiques avant de poursuivre sa formation par un Diplôme d’Etudes Appliquées en Histoire et théorie de l’art à l’Université de la Sorbonne, Paris 1.

Pendant les années soixante-dix, Fouad Bellamine accorde un vif intérêt au débat sur la problématique identitaire au Maroc et ses répercussions sur l’art et la culture. Cela le conduira plus tard à dire : « il n’y a pas de peinture marocaine, il n’y a que des peintres marocains… »

Sa première exposition à Paris en 1980 est saluée par les critiques d’art. Fouad Bellamine s’installe à Paris où il résidera une dizaine d’années. Il peint pendant cette période des arcs, arches, voûtes où la gestuelle du corps est consubstantielle avec l’acte de peindre et le « faire espace ». Dans ses tableaux, la quête de lumière est fondatrice de l’espace pictural.

Ses œuvres ont intégré plusieurs prestigieuses collections dont l’Institut du Monde Arabe (France), le Fonds National d’Art Contemporain de Paris (France), le musée d’art moderne de Paris (France), la Fondation Kinda, le musée d’art moderne du Qatar.

Fouad Bellamine vit et travaille entre Paris et Rabat.



Amina Benbouchta est née en 1963 à Casablanca.

Elle commence à peindre, à l’âge de 15 ans, sous la férule de l’artiste Jacques Alérini. Elle s’installe ensuite au Canada où elle obtient son diplôme d’anthropologie à l’université Mc Gill. Elle s’inscrit ensuite dans des ateliers privés et à l’Ecole supérieure des Beaux-Arts de Paris. Sa première exposition personnelle en 1991 à la galerie Arcanes de Rabat a été saluée de façon unanime par les peintres et la presse.

Grâce à un large éventail de pratiques qui évolue harmonieusement entre la peinture, la photographie, œuvres sur papier, sculpture, installation et vidéo, Amina Benbouchta mène une réflexion anthropologique qui explore, de façon singulière, le dialogue existant entre l’environnement, les objets de la vie quotidienne et la figure humaine, tout en soulignant cette poésie du hasard qui émane souvent de leur union.

Elle invente un langage symbolique reflétant à la fois des préoccupations personnelles et des questions socio-culturelles. Il y a également une dimension politique pertinente dans ses créations. L’artiste questionne la façon de se positionner en tant que femme dans une société structurée essentiellement par les hommes.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont la Fondation ONA (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le Ministère de la Culture (Maroc).

Amina Benbouchta vit et travaille entre Paris et Casablanca.



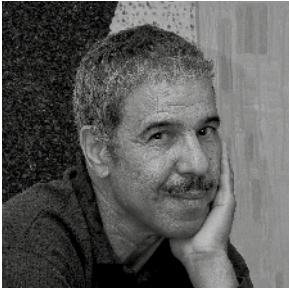
Saâd Ben Cheffaj est né en 1939 à Tétouan.

Saâd Ben Cheffaj fait partie des premiers artistes marocains qui ont reçu une formation académique en peinture. Après des études, en 1957, à l’Ecole des Beaux-Arts de Séville, il a suivi des cours d’histoire de l’art à l’Ecole du Louvre à Paris. Il est, ensuite, revenu en Espagne pour décrocher, en 1962, le diplôme de professeur à l’Ecole des Beaux-Arts Santa Isabel de Hungria de Séville. En 1965, Saâd Ben Cheffaj est rentré au Maroc pour enseigner l’histoire de l’art, le dessin et la peinture à l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan.

Sa première exposition remonte à 1956, et depuis il n’a jamais cessé de peindre, sans jamais perdre de la force créatrice qui caractérise ses peintures et dessins. Il a connu plusieurs périodes (figuration, expressionnisme, néoréalisme, abstraction), avant d’aboutir à cette peinture terreuse, à l’éclat sombre, qui caractérise ses derniers travaux. Un peintre, fort d’un demi-siècle d’intimité avec la peinture, peut presque peindre les yeux fermés. Il va, en tout cas, au-delà de la seule perception par la rétine.

Ses œuvres figurent aussi dans la collection permanente de la Fondation Cartier (France), la Fondation Kamel Lazaar (Suisse) et la collection Barjeel (Emirats arabes unis).

Saâd Ben Cheffaj vit et travaille à Tétouan.



Mustapha Boujemaoui est né en 1952 à Ahfir, dans la province d’Oujda.

De 1969 à 1972, il poursuit des études à l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, avant de rejoindre l’Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et parachever sa formation artistique à l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. De retour au Maroc en 1982, Mustapha Boujemaoui a enseigné les arts plastiques dans un lycée à Oujda, puis, en 1988, à l’Institut supérieur des arts dramatiques de Rabat, au Centre Pédagogique Régional de Rabat et à l’Ecole Nationale d’Architecture de Rabat.

Peintre-chercheur, Boujemaoui est l’un des rares peintres au Maroc à avoir réussi une transition entre la peinture et l’installation. Il a commencé par s’intéresser aux thèmes du voyage, du déplacement, de l’écoulement du temps, avant de multiplier les supports de son art et les matériaux qu’il interroge. Deux concepts fondent son œuvre : la transparence et la répétition.

Il a obtenu en 1995 le prix UNESCO pour la promotion des arts.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère de la Culture (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le Musée Mohammed VI d’Art Moderne et Contemporain (Maroc).

Mustapha Boujemaoui vit et travaille à Rabat.



Mounat Charrat est née en 1965 à Casablanca.

Elle a reçu une formation artistique à Paris à l’Académie Julian et à l’Académie Charpentier en 1983-1984. Elle participe à des expositions collectives à Casablanca et en France en 2003 et sa première exposition personnelle date de 2004 en Espagne.

Ses œuvres sont épurées à l’extrême. Galets et masses pierreuses sont ramenés à leurs formes minimales, corps célestes, éthérés, planant dans l’immensité de l’espace. C’est une véritable célébration de la pierre. Ces fragments rocheux sont saisis dans le continuum de leur chute incessante et parfois se télescopent ou sont empilés dans un coin. Ils sont couverts d’une écriture faite de lacs, de craquelures.

Mounat Charrat développe une pratique artistique protéiforme qui interroge de manière poétique et philosophique le thème de la condition humaine. Par la diversité des médiums utilisés, elle explore sans relâche l’histoire universelle de l’individu et examine plus particulièrement la relation mémorielle et intimiste qu’il entretient avec le monde dans lequel il évolue.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont le Musée d’art contemporain de Rabat (Maroc), la Société Générale (Maroc), le Groupe Alliance (Maroc), la Collection Sauvage (France), la Mairie du Mans (France).

Mounat Charrat vit et travaille à Casablanca.



Larbi Cherkaoui est né en 1972 à Marrakech.

Il est lauréat du Centre Pédagogique Régional de la ville ocre et diplômé en arts plastiques. Larbi Cherkaoui est artiste calligraphe à l’origine et a gardé intacte sa passion pour la calligraphie, même lorsqu’il lui a donné un rythme plastique dans ses tableaux.

La peau est le support privilégié de l’artiste. Certaines de ses œuvres récentes se présentent comme des « puzzles » ou encore « de petits rectangles recouverts de peau », que l’artiste teint au henné pour créer des compositions modernes.

Le travail de l’artiste a été salué par des critiques d’art dont Jean-François Clément qui écrit : « Larbi Cherkaoui est passé maître dans l’art de mélanger les genres. Il accumule les expériences et augmente sans cesse sa maîtrise des techniques. Il y a une nécessité intérieure qui le pousse à évoluer, à ne jamais utiliser les mêmes concepts ». Et d’ajouter : « le calligraphe ne peut jamais être écrasé par les mots qu’il écrit. Il garde toujours une liberté qui s’exprime par le geste lorsque celui-ci commence à se distancier par rapport à sa seule mémoire mécanique pour se muer en mémoire créatrice ».

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections publiques et privées, notamment à Londres, New-York ou encore Paris.

Larbi Cherkaoui vit et travaille à Marrakech.



Mohamed El baz est né en 1967 à Ksiba.

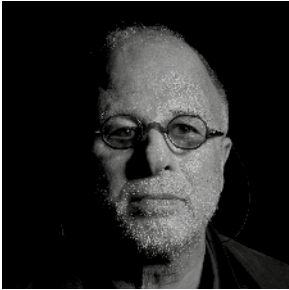
Après l’obtention, en 1989, du diplôme national d’arts plastiques à l’Ecole Régionale d’Art de Dunkerque, il obtient en 1992 le diplôme supérieur d’Expression plastique à l’Ecole Nationale Supérieure de Paris-Cergy. Il a également poursuivi des études à l’Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques à Paris.

Depuis 1993, Mohamed El baz se consacre au projet intitulé *Bricoler l’incurable*, qu’il développe dans l’espoir de réparer ce monde qui lui semble imparfait. Par ses œuvres, Mohamed El baz questionne les fonctions de l’art et de l’artiste mais met également en exergue les maux de notre société tels que l’appartenance, la différence, le statut social, la diaspora, le rapport à l’autre ainsi qu’au monde.

A la formule *Bricoler l’incurable*, Mohamed El baz ajoute le terme *détails*, à concevoir dans le sens de partie d’un ensemble. Ainsi, chaque manifestation à laquelle il prend part est un fragment de ce vaste projet. Il intègre ainsi ses éléments à de nouvelles scénographies, les interrogeant sans limite et en conservant les plus valides, *les survivants*.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont le Fonds National d’Art Contemporain de Paris (France), le Musée National d’Art Moderne de Lille (France), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le groupe Saham (Maroc), la Société Générale (Maroc).

Mohamed El baz vit et travaille entre Casablanca et Lille.



Bouchta El Hayani est né en 1951 à Taounate.

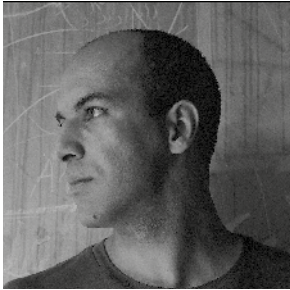
Diplômé de l'Ecole des Arts Appliqués de Casablanca en 1972 en décoration et arts graphiques, il rejoint le Centre Pédagogique Régional de Rabat la même année. Parallèlement à son activité artistique, Bouchta El Hayani enseigne au CPR de Rabat et à l'Ecole Nationale d'Architecture.

Sa carrière d'artiste peintre débute en 1970, avec une exposition au salon des artistes indépendants à Casablanca où il est remarqué pour son abstraction lyrique marquée par un graphisme aux contours imprécis. En 1998, Bouchta El Hayani effectue un séjour à la Cité Internationale des Arts à Paris.

Dans les années 2000, il entreprend une mutation esthétique et plastique qui met en avant une figuration frontale et une composition verticale. Depuis, le dessin est revendiqué dans son œuvre et ses « nus » castrés, sans visages, dressés au milieu de nulle part, laissent apparaître un vocabulaire archétypal.

Les œuvres de Bouchta El Hayani figurent, entre autres, dans les collections de la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc) et de la Fondation ONA (Maroc) ainsi que dans de nombreuses collections privées au Maroc et à l'étranger.

Bouchta El Hayani vit et travaille à Rabat.



Nabil El Makhloufi est né en 1973 à Fès.

Nabil El Makhloufi est diplômé de l'Académie des Arts Visuels de Leipzig (Allemagne), ville réputée pour sa célèbre école de la peinture figurative : la Neue Leipziger Schule. La figuration demeure d'ailleurs la dominante dans la démarche esthétique de l'artiste et ce qui détermine le mieux l'originalité de son art. Une figuration qui imprime un univers très particulier à la toile. On ne sait pas où s'arrête le réalisme et où commence le symbolisme. Ce qui est sûr, c'est que chaque peinture prend et impose un temps de suspension à celui qui la regarde. Les personnages que l'artiste crée ne sont jamais inertes. Ils imposent toujours une présence à la fois fragile et menaçante. Tout en étant enracinées dans la culture de son pays d'origine, les œuvres d'El Makhloufi se nourrissent de la culture et de la terre où leur auteur vit.

Ses œuvres ont figuré dans des expositions individuelles et collectives à Francfort (2015-2017), Casablanca (2013-2016-2019), Londres (2016), Dakar (2010) et Beyrouth (2008). En 2014, il a reçu le prix de la Cité des Arts à Paris (France).

Le travail de Nabil El Makhloufi a été acquis entre autres par le Musée Africain d'Art Contemporain Al Maaden (Maroc), la Banque Populaire (Maroc), le bAT Campus Galerie Collection (Allemagne).

Nabil El Makhloufi vit et travaille à Leipzig.



Safaa Erruas est née en 1976 à Tétouan.

Diplômée de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan en 1998, Safaa Erruas entre de plein fouet dans le monde de l'art en développant une démarche originale.

L'œuvre de Safaa Erruas se caractérise par la prédominance du blanc et l'utilisation de matériaux récurrents comme le papier, le coton, les bandes de gaze, les perles, les aiguilles, le verre et les lames de rasoir. Dans un travail considérant autant l'intuition que la recherche formelle comme source de création, Erruas élabore dans des gestes minutieux et ritualisés des œuvres sur papier et des installations. Entre visible et invisible, conscience et inconscience, fragilité et violence, ses œuvres sont autant de fenêtres ouvertes sur des mondes en tension qui nous questionnent dans notre plus profonde intimité.

Son travail a été montré au Maroc et à l'étranger : France, Espagne, Italie, Royaume-Uni, Etats-Unis, Australie, Cuba, Inde... En 2018, à l'occasion de ses 20 ans de carrière, L'Atelier 21 a édité sa première monographie, intitulée Le temps parcouru.

Les œuvres de Safaa Erruas font partie de collections prestigieuses dont la Société Générale (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Fondation Jean-Paul Blanchère (France), le Centre d'Art Contemporain de Lagos (Nigéria).

Safaa Erruas vit et travaille à Tétouan.



Mohamed Fariji est né en 1966 à Casablanca.

Il est diplômé de l'Institut national des beaux-arts de Tétouan et de l'Ecole supérieure d'art et de design Llotja de Barcelone.

En développant des projets artistiques à long terme, Mohamed Fariji interroge la place de l'artiste dans sa ville. Il propose des initiatives citoyennes et environnementales qui questionnent le pouvoir et les instances publiques au moyen d'une pratique artistique socialement engagée et qui prend des formes variées : photographie, work-shops, performances ou installations in situ.

Investi dans l'exploration des mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes, Mohamed Fariji intègre également à son travail artistique la réalisation de publications, de projets éducatifs et curatoriaux, notamment au sein de l'Atelier de l'Observatoire, plateforme pour l'art et la recherche qu'il a cofondée. L'artiste a également travaillé sur de nombreux projets menés avec l'Espace Divers à Barcelone, qu'il a fondé et dirigé de 2003 à 2011.

Ses œuvres ont intégré plusieurs prestigieuses collections dont la Bibliothèque Nationale de Catalogne (Espagne), la Fostering Art and Design (Espagne), le Centre Cívic Can Felipa (Espagne).

Mohamed Fariji vit et travaille à Casablanca.



Majida Khattari est née en 1966 à Erfoud.

Elle a fait ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Casablanca, en 1989. Elle obtient son diplôme de l'école des Beaux-Arts à Paris en 1995.

Dans son œuvre photographique, Majida Khattari revisite, recrée les clichés qui dominent la peinture orientaliste. En reconstituant des décors inspirés de célèbres compositions orientalistes, Majida Khattari « contemporanise » ses personnages en les dotant d'un statut incertain qui tient à la fois du fantasme et de la réalité photographique.

Depuis 1996, Majida Khattari crée des défilés-performances inspirés de la situation des femmes dans les sociétés arabes. Elle met en scène des modèles qui portent des Vêtements-Sculptures traitant du statut de la femme mais se référant également à l'actualité politique contemporaine, aux questions de laïcité et de religion. Elle scénarise ses performances et fait appel au chant, à la musique et à la danse. En parallèle, Majida Khattari réalise des photographies, des installations, des vidéos et des films.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celle du Musée National d'Art Contemporain du Centre Pompidou (France), la Fondation SAM Project (France), la Fondation Louis Vuitton (France), le Musée des Beaux-Arts de Montréal (Canada), le Musée Salsali (Emirats Arabes Unis), le Musée d'art contemporain de Thessalonique (Grèce).

Majida Khattari vit et travaille à Paris.



Fouad Maazouz est né en 1977 à Casablanca.

Il a suivi des formations et stages dans divers instituts et écoles de photographie et de design graphique au Maroc, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse et aux Etats-Unis.

Dans les scènes photographiées par Fouad Maazouz, rien n'est arrangé. Tout est composé dans la nature. Et le miracle des prises de vue, c'est que l'œil de Fouad Maazouz ne passe pas à côté de l'instant. Il sait capturer le moment privilégié où la scène courante devient un moment photographique.

Fouad Maazouz a reçu plusieurs prix dont le Prix Regards Croisés en Italie, le trophée Crossing Glances en Belgique, le 1er Prix International Photo Contest aux Etats-Unis et le 1er Prix du 5ème Salon de la Photographie d'Agadir. Il participe à de nombreuses expositions de photographie contemporaine au Maroc et à l'international.

Ses œuvres ont été acquises par des institutions de renom dont le Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain (Maroc), la Société Générale (Maroc), la CNIA (Maroc), le New Museum de New York (Etats-Unis), la Maison des Arts de Coquimbo (Chili).

Fouad Maazouz vit et travaille à Rabat.



Najia Mehadji est née en 1950 à Paris.

Elle est diplômée de l'Université Paris 1 Sorbonne, où elle a soutenu en 1973 son mémoire sur Paul Cézanne, et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Dès les années 80, l'œuvre de Mehadji effectue une synthèse entre un art contemporain qui renouvelle la peinture et des éléments de l'art islamique tels que la coupole, le polygone, le floral, l'arabesque ou la calligraphie, au bénéfice de nouveaux concepts et de nouvelles formes au sein desquels l'artiste invente son propre style.

Ses œuvres ont récemment été exposées dans une importante rétrospective *La trace et le souffle* au Musée d'Art Moderne de Cérêt, France (2018), dans les expositions *L'invention du geste*, galerie d'art L'Atelier 21, Casablanca, Maroc (2018), et *Al Musiqa*, Philharmonie de Paris, France (2018). En 2019, la fondation ONA lui consacre une première rétrospective au Maroc se déroulant en deux volets : *Le trait et la forme, 1985 - 2018* et *Le flux et la danse, 2011 - 2018*, respectivement aux Villas des Arts de Casablanca et de Rabat.

Ses œuvres font partie de nombreuses collections dont l'Institut du Monde Arabe (France), le Fonds National d'Art Contemporain de Paris (France), le Musée d'Art Moderne et Contemporain du Centre Georges-Pompidou (France), le Musée des Beaux-Arts d'Amman (Jordanie).

Najia Mehadji vit et travaille entre Paris et Essaouira.



Mohamed Melehi est né en 1936 à Asilah.

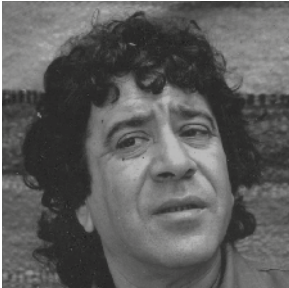
Il a commencé par étudier à l'école des Beaux-Arts de Tétouan, de 1953 à 1955, avant de partir en Espagne pour poursuivre des études aux écoles de Beaux-Arts de Séville et Madrid. En 1960, il a intégré la section gravure de l'école des Beaux-Arts de Paris ; et en 1962 il a occupé le poste de maître-assistant à la Minneapolis School of Art.

De retour au Maroc, Melehi a enseigné, de 1964 à 1969, la peinture et la sculpture à l'école des Beaux-Arts de Casablanca. Il a collaboré avec les poètes Abdellatif Laabi et Mostafa Nissabouri à la création de la revue *Souffles* et fondé en 1972 la revue artistique et littéraire *Intégral*.

Artiste à la conscience contemporaine aigüe, Melehi aspire à « tirer l'œuvre plus vers le concept que vers l'artisanat ». Sa peinture est dominée par des motifs onduleux. Toujours fidèle à sa palette chromatique, Melehi n'a eu de cesse que d'accorder à son œuvre de nouvelles perspectives, offrant aux ondes et courbes peuplant ses toiles un souffle nouveau.

Melehi est une figure incontestable de l'art contemporain marocain. En 1995, une rétrospective lui est consacrée à l'Institut du Monde Arabe. Ses œuvres ont rejoint de prestigieuses collections, dont celles du MoMA (Etats-Unis), du Centre Georges-Pompidou (France), du Musée Mathaf (Qatar), de la fondation ONA (Maroc).

Mohamed Melehi vit et travaille à Marrakech.



Houssein Miloudi a commencé à dessiner à l'âge de 5 ans. Entre 14 et 16 ans, il peint des tableaux en s'inspirant des amulettes et de l'art rural marocain. Sa première exposition remonte à 1968, à Marrakech, à l'âge de 17 ans.

Azzouz Tnifass décrit l'artiste en ces termes : « Miloudi est décidément un de nos plus grands peintres. Il est à la hauteur des meilleurs, Gharbaoui et Cherkaoui compris. Il nous faut dorénavant le considérer comme tel, malgré sa timidité apparente qui lui fait fuir les médias tout en le protégeant dans son atelier surplombant l'océan. Il a bien réussi tout seul dans son coin, à donner des apparences à nos mystères et cela va compter dans l'histoire de notre culture. D'ailleurs les poètes, sensibles au sublime, aiment tous le fréquenter. »

Les œuvres de Miloudi ont intégré plusieurs collections prestigieuses, musées, fondations et institutions au Maroc, Europe, Etats-Unis, Japon...

Miloudi a été décoré par Sa Majesté le Roi Mohammed VI du Ouissam Royal Al Kafâa Al Fikria (Mérite intellectuel).

Il figure aussi dans plusieurs ouvrages sur l'art ainsi que dans la 3ème édition Who's who in Graphic Design, Zurich (Suisse).

Houssein Miloudi vit et travaille à Essaouira.



Lamia Naji est née en 1966 à Casablanca.

De mère française et de père marocain, Lamia Naji nourrit sa pratique photographique de la mixité des langages et des cultures qui la conduit, dans un premier temps, vers une recherche identitaire pour ensuite s'attacher à mettre en lumière ce qu'il y a de commun entre les nations, tant dans l'architecture que dans la culture. Cette volonté d'unir les mondes et de partager cette vision universelle de l'humanité se traduira paradoxalement par une approche intime de la photographie narrative car, selon elle : « La meilleure façon de parler de tous est de parler de soi ! ».

En 1996, elle participe à *African Photographers, 1940 to the Present* au musée Guggenheim de New York et obtient une bourse, en 1998, à la prestigieuse Casa Vélasquez à Madrid. Depuis, Lamia Naji expose aussi bien au Maroc qu'à l'international et prend part à des événements phares tels que l'exposition *The Divine Comedy: Heaven, Purgatory and Hell Revisited by Contemporary African Artists* au Smithsonian Museum of African Art à Washington DC (Etats-Unis) en 2015 ou l'exposition *Le Maroc contemporain* à l'Institut du Monde Arabe à Paris (France), en 2014.

Ses œuvres font partie de collections prestigieuses telles que la Maison Européenne de la Photographie à Paris (France), The Farjam Collection à Dubaï (Emirats Arabes Unis), la Bibliothèque Nationale de France à Paris (France).

Lamia Naji vit et travaille à Casablanca.



Zakaria Ramhani est né en 1983 à Tanger.

Il entre très tôt en contact avec la peinture à l'atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d'enseignement en art plastique et ne tarde pas à abandonner la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique.

Depuis 2006, il mène un projet intitulé *De droite à gauche* qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l'identité individuelle.

Il a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est utilisée comme un geste pictural au service d'un ordre figural. Cette gestualité rythme les œuvres de l'artiste et les dote d'une densité rarement égalée, en raison du foisonnement des traits et de la multiplication des lettres. L'originalité de ce travail réside dans le fait que l'image finale englobe dans un ordre parfait le foisonnement des tracés graphiques et leur fait perdre leur statut scriptural pour les élever au rang d'un simple trait de peintre.

Artprice, le site spécialisé dans la cotation des artistes, l'a classé, en 2010, parmi les 10 meilleurs artistes au monde de moins de trente ans, traduisant ainsi l'intérêt que l'artiste suscite à l'international.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections dont la Fondation Jean-Paul Blanchère (France), la Fondation Barjeel (Emirats Arabes Unis), la Vanhaerents Art Collection (Belgique).

Zakaria Ramhani vit et travaille à Montréal.



Abdallah Sadouk est né en 1947 à Casablanca.

Il s'inscrit en 1967 à l'Ecole des beaux-arts de Tétouan, avant de continuer sa formation à l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs et à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris. Sadouk obtient également une licence d'arts plastiques à l'université Paris-Sorbonne.

Abdallah Sadouk peint des tableaux à la construction complexe et éclatée. Des plans se pénètrent, s'entrechoquent. Ils imposent des parties calmes et d'autres intenses. Sadouk a construit une œuvre lumineuse. Le paysage marocain, cher à sa démarche, lui vaut la renommée d'être défini comme un des rares peintres paysagistes au Maroc. Sans virer dans l'abstraction, son œuvre donne une réponse non-figurative aux paysages orientalistes. « Le plus important au Maroc, c'est le paysage », affirme l'artiste. Il est rare de trouver au Maroc un peintre qui proclame son attachement à ce genre majeur en peinture.

Abdallah Sadouk est un artiste accompli, maîtrisant aussi bien la peinture que la sculpture. A ce titre, il a transformé, en 2016, la grande façade du siège de la TGCC de Casablanca en une monumentale œuvre d'art sculptée.

Les œuvres d'Abdallah Sadouk ont intégré de nombreuses collections dont la bibliothèque nationale de Paris, la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), l'Institut français de Casablanca (Maroc), la ville de Saint-Ouen (France), le Ministère de la Culture du Maroc.

Abdallah Sadouk vit et travaille entre Paris et Casablanca.



Yamou est né en 1959 à Casablanca.

Etudiant à la Sorbonne, Yamou obtient un DEA consacré à l'art contemporain au Maroc. A la fin des années 1980, il installe son atelier dans la banlieue parisienne et entame son aventure esthétique.

Dès ses premières œuvres, la nature a toujours occupé une place prédominante, que ce soit dans les matières qu'il emploie ou les sujets qu'il représente. Yamou crée ainsi un jardin pictural dont il exploite les possibilités à l'infini.

L'artiste cultive des plantes dans la matière de ses tableaux, comme pour transformer l'œuvre en lieu de vie. Ce n'est pas tant la maîtrise du paysage qui motive sa démarche que la plongée dans le détail. Tantôt feuillues, tantôt nues, les plantes confèrent une force tranquille aux tableaux de Yamou et évoluent, comme en apesanteur, dans son univers pictural.

Dans ses peintures récentes, l'artiste s'intéresse au monde organique. Les pétales, corolles passent sous le crible du microscope de l'œil de l'artiste pour révéler leurs richesses intérieures. Yamou n'a jamais été aussi près des frontières qui séparent la figuration de l'abstraction.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections telles que la Fondation ONA (Maroc), le Neuberger Museum of Art (Etats-Unis), la World Bank (Etats-Unis), le Ministère des Affaires Etrangères (France) et la Written art Foundation (Allemagne).

Yamou vit et travaille entre Paris et Tahannaout.

Dépôt légal : 2019MO2637
ISBN : 978-9920-759-07-6
Photos : Fouad Maazouz
Textes : Bouthaina Azami (pages 4, 5, 6, 8, 12, 14, 18, 24, 26, 28, 30, 36, 40), Rachid Benzine (page 32), Olivier Rachet (page 48),
L'Atelier 21 (pages 2, 3,10, 16, 22, 38, 42, 46, 52, 54)
Impression : Direct print
Exposition du 25 juin au 31 juillet 2019
21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 - Fax : +212 (0) 522 98 17 86 - www.atelier21.ma



21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 522 98 17 86
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma